



3 1761 04011 5057

Suvarnaprabhasottamasutra  
Un fragment du  
Suvarnaprabhasasutra en  
iranien oriental

P  
911  
K4S8

ÉTUDES LINGUISTIQUES  
SUR  
LES DOCUMENTS DE LA MISSION PELLIOT

*Fasc. IV*

---

UN FRAGMENT  
DU  
SUARNAPRABHĀSASŪTRA  
EN IRANIEN ORIENTAL

PAR

**P. PELLIOT**

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE



PARIS  
LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR  
5, QUAI MALAQUAIS, 5

—  
1913

LIBRARY  
MAY 7 1970  
UNIVERSITY OF TORONTO

UN FRAGMENT  
DU  
SUVARNAPRABHĀSASŪTRA  
EN IRANIEN ORIENTAL.

P  
911  
K4S8

TEXTE TRANSCRIT,  
TRADUCTION ET COMMENTAIRE.

PAR

M. P. PELLIOT.

Extraits des *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, tome XVIII.

Parmi les langues disparues dont les fouilles d'Asie centrale ont fait revivre de nombreux monuments, il en est une assez mystérieuse, que l'on appelle encore généralement la «langue II». Cette dénomination provisoire date de 1907. Notre confrère le professeur Leumann, de Strasbourg, distingua ainsi le nouvel idiome d'un autre qu'il qualifiait de «langue I»<sup>(1)</sup>, et pour lequel on a depuis lors proposé le nom de tokharien<sup>(2)</sup>.

Dès le premier moment, on reconnut dans la «langue II» une langue indo-européenne. En 1902, le professeur Hoernle la rapprochait des dialectes «ghaltcha» du Pamir<sup>(3)</sup>, et, encore en 1910, concluait ainsi : «Le caractère commun à cette langue et aux dialectes ghaltcha semble être que, tout en étant indo-européens, ils n'ont pas de parenté directe avec les rameaux linguistiques iraniens ou indo-aryens<sup>(4)</sup>.» Telle fut aussi, ghaltcha à

<sup>(1)</sup> Cf. ERNST LEUMANN, *Über die einheimischen Sprachen von Ostturkestan im frühern Mittelalter*, dans *Z.D.M.G.*, vol. LXI, p. 648-658.

<sup>(2)</sup> C'est le nom qu'ont adopté Sieg et Siegling en Allemagne, S. Lévi en France; M. DE STAËL-HOLSTEIN (*Tocharisch und die Sprache I*, dans *Изв. Импер. Акад. Наук* de Saint-Petersbourg, 1909, p. 479 et suiv.) voudrait au contraire donner à la langue II le nom de tokharien. M. E. SMITH («*Tocharisch*», *die neuentdeckte indogermanische Sprache Mittelasiens*, Christiania, 1911, in-8°, p. 3) et M. Sten Konow (*Vedic dasyu, toxri dabā*, dans *Festschrift Wilhelm Thomsen*, Leipzig, 1912, p. 96) se sont rangés à l'avis de M. de Staël-Holstein.

<sup>(3)</sup> R. HOERNLE, *A Report on the British collection of antiquities from Central Asia*, II, Calcutta, 1902, in-8°, p. 32-33.

<sup>(4)</sup> R. HOERNLE, *The «unknown languages» of Eastern Turkestan*, dans *J. R. As. Soc.*, oct. 1910, p. 1300. L'appellation d'«Eastern Iranian» avait cepen-

part, l'opinion de M. Leumann. En adoptant pour la «langue II» l'épithète d'«arisch» ou de «nord-arisch», il entendait qu'il s'agissait d'une langue indo-iranienne, mais qui n'était proprement ni indienne, ni iranienne, et constituait en fait un rameau nouveau dans cette branche orientale des langues indo-européennes<sup>(1)</sup>. Pendant que notre travail était en cours de rédaction, le premier ouvrage un peu considérable consacré à la «langue II» a paru; il consiste en un recueil de mémoires indépendants que M. Leumann a réunis sous le titre de *Zur nordarischen Sprache und Literatur; Vorbemerkungen und vier Aufsätze mit Glossar*<sup>(2)</sup>. Il y a là un progrès considérable sur les tentatives antérieures de déchiffrement, et nous profiterons souvent, dans les pages qui suivent, des résultats acquis par M. Leumann en étudiant des textes généralement rédigés dans une langue plus archaïque que les nôtres. Mais l'énoncé seul du titre montre qu'au point de vue de la parenté linguistique de la langue II, M. Leumann maintient l'opinion qu'il avait exprimée il y a déjà quatre ans.

Nos recherches nous ont amenés à des résultats un peu différents. Quelque évoluée que soit la langue, quelques altérations qu'elle ait subies sous l'influence du bouddhisme indien, le fond du vocabulaire et les caractères phonétiques essentiels nous paraissent être ceux d'une langue non seulement indo-iranienne, mais proprement iranienne. M. Gauthiot a développé cette manière de voir à la Société de Linguistique de Paris dès la fin de l'année dernière (*séance du 16 décembre 1911, communication de M. Gauthiot*); des formes comme *hastama*, *ustama* sont les équivalents iraniens réguliers de skr. *sattama*, *uttama*, aussi bien par la correspondance *st* : *tt* que dans celle *h* : *s*. On a de même régulièrement le correspondant iranien *ham*<sup>o</sup> du préfixe *sam*, et des équivalences comme *hīni* (av. *haēnā*) «armée» = skr. *senā*<sup>(3)</sup>. Il est inutile d'insister autrement ici sur une solution que la suite du présent travail rendra, pensons-nous, évidente pour tous. Dans ces conditions, M. Gauthiot et moi avons cru devoir adopter pour la «langue II» une dénomination plus précise : nous la désignerons toujours désormais sous le nom d'«iranien oriental»<sup>(4)</sup>.

dant été employée un moment par M. Hoernle, mais il y avait ensuite renoncé pour parler d'«Eastern Turkestan».

<sup>(1)</sup> Cf. LEUMANN, *Über die einheimischen...*, II, dans *Z.D.M.G.*, vol. LXII, p. 83-84.

<sup>(2)</sup> Strasbourg, Karl J. Trübner, 1912, in-8°, viii + 147 pages; forme la dixième fascicule des *Schriften der wissenschaftlichen Gesellschaft in Strasbourg*.

<sup>(3)</sup> Cf. Bibl. nat., mss Pelliot, Inv. 3513, fol. 70 v°, où *hīnijsa hañtsa* traduit *sasainyān* du sanskrit, à propos de l'armée de Māra (dans l'Avesta, *haēnā* ne se dit que des troupes démoniaques).

<sup>(4)</sup> M. Sten KONOW (*loc. laud.*, p. 96) s'est prononcé, lui aussi, en faveur du caractère purement iranien de la «langue II».

Nous ne savons pas d'ailleurs par qui cette langue était parlée. A en juger par les régions où les textes en iranien oriental ont été découverts, il nous semble, comme à M. Hoernle, que l'iranien oriental était plutôt répandu dans la partie méridionale du Turkestan chinois, au lieu que le « tokharien » était employé sur la ligne des oasis septentrionales, de Koutchar à Tourfan<sup>(1)</sup>. Nous ne nous croyons pas en droit de préciser davantage pour le moment.

Tous les textes iraniens orientaux signalés jusqu'à présent sont écrits en différentes variétés d'écriture *brahmī*. Ceux que j'ai rapportés à Paris, tant les *pothi* que les rouleaux, proviennent de la grotte de Touen-houang, à l'extrême-ouest du Kan-sou. Il y a bien cinquante rouleaux, inscrits en général d'un côté en *brahmī*, de l'autre en chinois, sans aucune relation entre les deux textes. Tantôt c'est le texte chinois qui a été écrit le premier, et tantôt le texte iranien. La *brahmī* est souvent tracée par d'assez mauvais scribes, en demi-cursive. A s'en tenir aux indications de la paléographie chinoise, nos manuscrits en iranien oriental vont du VIII<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle de notre ère<sup>(2)</sup>.

L'interprétation de la langue présente encore des difficultés considérables. En dehors de quelques mots déterminés par MM. Leumann et de Staël-Holstein, nous en étions hier encore à peu près réduits aux extraits de la *Vajracchedikā* et de l'*Aparimitā-yuhī sūtra* publiés en 1910 par M. Hoernle. M. Sten Konow, dans son article de la *Festschrift Vilhelm Thomsen*, renvoie à son édition de la *Vajracchedikā* en iranien oriental; mais nous ne croyons pas que cette édition ait encore paru; en tout cas, nous ne l'avons pas encore vue. Le livre de M. Leumann lui-même n'apporte pas au point de vue des documents autant qu'on pourrait

(1) Cf. HOERNLE, *ibid.*; p. 1300.

(2) Comme on le voit, l'écriture de ces manuscrits est assez tardive; la langue l'est également. M. Leumann, en 1908, avait cru pouvoir distinguer en iranien oriental une «langue des textes» (Textsprache), entendant par là celle des ouvrages bouddhiques, et une «langue des documents» (Urkundensprache), qui serait la langue des documents civils, comptes, etc. Dans son dernier travail, il distingue : 1<sup>o</sup> langue archaïque, ou des œuvres bouddhiques, en deux variétés, l'une plus archaïque pour les *sūtra*, l'autre plus jeune pour les *dhāraṇī*; 2<sup>o</sup> langue récente pour les documents (p. 57-58). Notre texte, qui est un vrai *sūtra*, est cependant écrit dans la «langue des *dhāraṇī*». Ceci suffit à montrer que la distinction proposée par M. Leumann est arbitraire, et qu'il faut classer ces états de la langue, en effet fort différents, d'après leur nature même, et non d'après ce qu'ils servent à exprimer. Au point de vue paléographique, la lecture est aujourd'hui à peu près assurée. Les difficultés concernant *u* initial, *r* et le signe souscrit sont signalées dans notre commentaire. Nous avons adopté *o* provisoirement pour le signe spécial que M. Hoernle transcrivait *wa* et que M. Leumann lit *o*; nous préférons maintenir la distinction entre ce signe et l'*o* ordinaire de la *brahmī*, que nos textes donnent également; *ō* est le même signe affecté de la marque de la langue.

croire. Il fait connaître quelques pages seulement de textes nouveaux (p. 88-89, 92-99); encore n'y a-t-il de traduction que d'une seule page. Il a paru bon cependant à M. Gauthiot et à moi-même de faire connaître dès à présent les premiers résultats auxquels nous a conduits l'étude d'un chapitre du *Suvarṇaprabhāsa-sūtra* en iranien oriental. Ce n'est qu'un essai, que le progrès même de notre travail et celui des études entreprises à l'étranger nous permettront certainement de reprendre et d'améliorer sur bien des points.

Le *Suvarṇaprabhāsa-sūtra* est un des textes les plus célèbres du bouddhisme mahāyāniste<sup>(1)</sup>. Retrouvé au Népal par Hodgson, il a été édité en 1898 par Çarat Chandra Dās et Çarat Chandra Çāstri<sup>(2)</sup>; c'est une édition lamentable, faite sur un manuscrit très incorrect et souvent inintelligible. Mais, telle quelle, nous n'en avons pas d'autre. Pour le but que nous poursuivions, il ne valait pas de faire dès à présent sur le texte de Çarat Chandra Dās un travail de critique qui eût pris beaucoup de temps et auquel ni l'un ni l'autre ne sommes suffisamment préparés; je me suis donc borné, dans le spécimen que nous étudions aujourd'hui, à reproduire le texte imprimé à Calcutta; dans l'édition définitive, nous indiquerons les corrections résultant tant du manuscrit envoyé à Paris par Hodgson et qui est conservé à la Société asiatique sous la cote Ms. C 3, que de l'étude des versions chinoises et tibétaines.

L'incorrection même du texte sanscrit a rendu tout à fait nécessaire l'examen des versions chinoises. La bibliographie chinoise du *Suvarṇaprabhāsa-sūtra* est assez copieuse. La première traduction, incomplète, porte le titre de 金光明經 *Kin kouang ming king*; c'est le n° 127 du *Catalogue* de Nanjiō. L'auteur de cette traduction est Dharmarakṣa; elle fut exécutée vers l'an 420. Sur cette traduction ont été faits, par 智顛 *Tehe-yi*, vers l'an 600, deux commentaires (Nanjiō, n°s 1548, 1552), qui ont été eux-mêmes l'objet de deux sous-commentaires (Nanjiō, n°s 1549, 1553) rédigés, sous les Song (960-1278), par 知禮 *Tehe-li*. Une seconde traduction, due à Paramārtha et datée de 552, n'a plus d'existence indépendante. Il en est de même d'une troisième, qui se place entre 557 et 581, et était due à Yaçogupta (?). Ces trois traductions ont été fondues, en 597, par 寶貴 *Pao-kouei* et 闍那崛多 *Chō-na-kiu-to*, en une version complète qui est

(1) On trouvera une analyse de ce sūtra dans BURKOFF, *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, 1843, in-4°, p. 529-537.

(2) *Suvarṇaprabhā*, 2 fasc. in-8°, publiés à Calcutta, Baptist Mission Press, dans la collection des *Buddhist Texts of the Northern and Southern Schools* entreprise par la *Buddhist text Society of India*. Le texte que nous étudions se trouve aux pages 9 et suivantes du fascicule 1.

intitulée 合部光明經 *Ho pou kouang ming king* (Nanjiō, n° 130). Vers l'an 700 A. D., le célèbre traducteur Yi-tsing fit une nouvelle traduction complète qui fut en grande faveur; elle est intitulée 金光明最勝王經 *Kin kouang ming tsouei cheng wang king* (Nanjiō, n° 126). Dans le *Supplément du Tripitaka de Kyōto* (t'ao xxx-xxxii) sont en outre édités une dizaine d'autres commentaires chinois sur le *Suvarṇaprabhāsaśūtra*, allant du vi<sup>e</sup> au xii<sup>e</sup> siècle. Je me suis servi ici des traductions de Dharmarakṣa et de Yi-tsing<sup>(1)</sup>.

Les écritures tibétaines conservent deux traductions du *Suvarṇaprabhāsaśūtra*, l'une faite directement sur l'original sanskrit, l'autre qui n'est qu'une traduction tibétaine de la version chinoise de Yi-tsing; toutes deux se trouvent dans le volume XII de la section *rgyud* du *Kanjur*<sup>(2)</sup>.

Grâce aux fouilles allemandes de Tourfan, des fragments d'une version turque du *Suvarṇaprabhāsaśūtra* ont été retrouvés et publiés dès 1908 par le professeur F. W. K. Müller. Cette version turque, tout comme l'une des deux versions tibétaines, a été faite non sur le sanskrit, mais sur la version chinoise de Yi-tsing; elle porte le titre d'*Altun yaruq*<sup>(3)</sup>. Depuis lors, un voyageur russe, M. Malov, a retrouvé dans les montagnes au sud de Sou-tcheou, dans le Kan-sou, un manuscrit complet de l'*Altun yaruq* turc, copié en écriture ouïgoure en 1687-1688; c'est le monument le plus tardif du bouddhisme turc qu'on connaisse jusqu'à présent; on en attend avec impatience la publication.

Le *Suvarṇaprabhāsaśūtra* se trouve enfin dans le *Kanjur* mongol, sans qu'on ait encore déterminé l'original sur lequel cette version repose. On sait seulement par Schmidt que ce texte, sous son titre mongol d'*Altan gāvāl*, est tenu par les lamas en très grande estime<sup>(4)</sup>; il y a également une version kalmouke.

Il n'est pas étonnant qu'un texte aussi populaire ait passé également en iranien oriental<sup>(5)</sup>. Toutefois, le manuscrit dont nous

(1) Ces versions se trouvent dans le fascicule 1 du 9<sup>e</sup> t'ao du *Tripitaka* de Kyōto; les portions qui nous intéressent sont, pour la traduction de Dharmarakṣa, aux folios 7 et suivants, et, pour la traduction de Yi-tsing, aux folios 46 et suivants.

(2) Cf. FEER, *Analyse du Kandjour*, dans *Annales du Musée Guimet*, t. II, p. 315.

(3) F. W. K. MÜLLER, *Uigurica*, Berlin, in-4°, 1908, p. 10-35. Le nom de Gi-tsi donné en transcription turque et la division de l'ouvrage ne concordent bien qu'avec Yi-tsing et sa traduction; je n'admets donc pas l'hypothèse d'une traduction inconnue due à Fa-hou, qui a été proposée par M. Müller.

(4) Cf. par exemple I. J. SCHMIDT, *Geschichte der Ost-Mongolen*, Saint-Petersbourg, 1829, in-4°, 307-308.

(5) M. LEUMANN (*Zur nordarischen Sprache...*, p. 10) signale également neuf feuillets du *Suvarṇaprabhāsaśūtra* en iranien oriental retrouvés dans un envoi qui lui a été fait de Saint-Petersbourg.

nous sommes servi ne donnait pas une version de tout le sūtra. Il s'agit en effet d'une *pothi* en très bon état, d'écriture assez soignée, composée de 85 feuillets de 0 m. 058 sur 0 m. 225, à quatre lignes d'écriture par page, et où sont rassemblés des textes religieux d'origines diverses; elle porte à la Bibliothèque nationale la cote : Don 4502, 3513<sup>(1)</sup>. Parmi les textes réunis dans cette *pothi*, figure le chapitre du *Suvarṇaprabhāsaśūtra* consacré au tambour d'or que voit en rêve le bodhisattva Ruciraketu<sup>(2)</sup>; c'est ce texte dont nous étudions aujourd'hui l'introduction en prose et les vingt-cinq premières strophes<sup>(3)</sup>.

J'ai seul la responsabilité du déchiffrement, de la séparation des mots et de l'interprétation littérale, et mon ami M. Gauthiot n'est garant que de la deuxième partie, qui paraîtra sous son nom. Ai-je besoin de dire cependant qu'il y eut toujours entre nous une collaboration étroite, même là où elle n'est pas mentionnée explicitement?

*Abréviations adoptées.*

Leumann, II, p. . . . = LEUMANN, *Ueber die einheimischen Sprachen von Ostturkestan im frühern Mittelalter*, Zweiter Teil, dans *Z.D.M.G.*, vol. LXII, p. 83-110.

Leumann, III, p. . . . = LEUMANN, *Zur nordarischen Sprache und Literatur*, Leipzig, 1912, in-8°, VIII + 147 pages.

Hoernle, I, p. . . . = R. HOERNLE, *The «unknown languages» of Eastern Turkestan*, dans *J. R. As. Soc.*, oct. 1910, p. 1283-1300.

<sup>(1)</sup> «Don 4502» est le cachet apposé sur tous les manuscrits et livres rapportés par ma mission et offerts à la Bibliothèque nationale; 3513 est le numéro d'inventaire; nos manuscrits seront cités sous la formule : Inv. n° . . . .

<sup>(2)</sup> La popularité spéciale de ce chapitre isolé doit venir de ce qu'il porte sur la confession (*deçanā*); on sait le grand rôle que la confession a joué en Asie centrale chez les bouddhistes, aussi bien d'ailleurs que chez les manichéens.

<sup>(3)</sup> La coupure après vingt-cinq strophes est arbitraire. D'aller jusqu'au bout de l'énumération des péchés nous eût entraînés plus loin que la publication de ce premier spécimen ne le comportait; le même motif nous a fait restreindre notre commentaire à l'introduction en prose. C'est M. S. Lévi qui a le premier reconnu la présence, dans le manuscrit Inv. 3513, de portions du *Suvarṇaprabhāsaśūtra*; cf. *Journ. asiat.*, nov.-déc. 1910, p. 626-627. Je réserve provisoirement, faute d'indications suffisantes, la question de l'origine de la traduction en iranien oriental. Il est toutefois certain dès à présent, par l'examen seul du texte et des correspondances verbales, que cette version se rattache à l'original sanscrit directement ou par un intermédiaire qui n'est pas le chinois; les divergences chinoises ne se retrouvent en effet pas dans le texte iranien oriental.

Hoernle, II, p. . . = R. HOERNLE, II, dans *J. R. As. Soc.*, avril 1911, p. 447-477.

Staël-Holstein, *Tocharisch*, . . . = Baron A. VON STAËL-HOLSTEIN, *Tocharisch und die Sprache I*, dans *Изв. Императ. Акад. Наук*, 1909, p. 479-484.

Bartholomae, *Altiran. Wb.* = Christian Bartholomae, *Altiranisches Wörterbuch*, Strasbourg, 1905.

[59 v°, 1] *Saddham ttī vā ruciraketti baudhisatvā* *ttina*  
*Atha khaluñ ruciraketur nāma bodhisattvaḥ*  
 Siddham! Alors le bodhisattva Ruciraketu avec cette

*suhina sīravejsa ūñmye* | *hūñña ysaiñnai kūsi dye* |  
*suptaḥ svapñāntaragataḥ suvarññāñ suvarña-*  
 heureuse (?) joie (?) s'endormit(?); | en rêve un tambour d'or il vit |

[59 v°, 2] *bīśi hālā brūññāñdai* | *ttrāñmi*  
*mayikāñ bhairīm adrākṣīt* *samañtād avabhāsamāñām* | *tadyathāpi*  
 de tous côtés éclatant, | identiquement

*māññāñdi kku urmaysdāñ vimāññi* | *bīśvā ra diśvā*  
*nāma sūryamañdalañ* *sarvāsu ca diśṣu*  
 semblant comme du soleil le char; | dans tous les points cardinaux

*anañkhiṣṭa* [59 v°, 3] *jasta ḥaysa dye* | *raññināñ bañhyāñ dīna* |  
*aprameyāñ asañkhyeyāñ buddhāñ adrākṣīt* *ratna - vṛkṣa - mūla*  
 d'innombrables dieux-buddha il vit | [qui], au pied d'arbres précieux,

*vīṛulīnāñ āysanāñ biñda ṇesta* | *anañkhiṣṭe yserye* [59 v°, 4]  
*vaiḍūryāsanaप्रतिनिशान्* *anekaçatasahasrikāyāñ*  
 sur des sièges de vaiḍūrya, étaient assis; | d'une assemblée d'innombrables

*parṣiṣa pejsata āre* | *vara āñna hvāññādi dā* |  
*pariṣadāyāñ parivṛtāyāñ* *puraskṛtāyāñ dharman deçayamāññāñ* ||  
 milliers ils étaient honorés (?) | et là ainsi (?) ils expliquaient la loi. |

*brañmana rūvai hvāññādi dye* *si kūsi ṣṭāñ ḥaje* |  
*tatra ca brāhmanāñ rūpeṇa puruṣam ādrākṣīt tāñ bhairīyaroḥanāñ tāñ*  
 Brahmane par la forme un homme il vit, qui le tambour frappait; |

<i>ttina ra</i>	[60 r°, 1]	<i>kūsi bijāṣṣina</i>		<i>deśāñjisa gāḥa</i>
<i>tatra</i>		<i>bheriṣabdād</i>		<i>imām evaṃ rūpām gāthān</i>
alors,		avec le son du tambour,		des stances de confession

<i>narāṇmaṇḍā</i>	<i>pyūṣṭe</i>		<i>cī</i>	<i>rucariṣetti</i>	<i>baudhisatvi</i>
<i>niṣcaramāṇām</i>	<i>aḥrauṣi</i>		<i>atha</i>	<i>khalu ruciraketur</i>	<i>bodhisattvaḥ</i>
qui sortaient	il entendit.		Alors	le bodhisattva	Ruciraketu

<i>bhīṣāṇ[da ha]</i>	[60 r°, 2]	<i>mye</i>		<i>cī āṇma</i>	<i>tvā deśana</i>
<i>prativibuddhaḥ</i>				<i>samānatām dharmadeḥanām</i>	<i>gāthān</i>
s'étant éveillé,				alors ainsi	cet enseignement

<i>byāta yude</i>		<i>ttye ṣivi byūṣṭi</i>	
<i>anusmaranti sma</i>		<i>anusmaramāṇas tasyām rātryām atyayena</i>	
dans son souvenir plaça.		Cette nuit s'acheva.	

<i>rājagrhi</i>	<i>kañhijisa</i>	<i>naraṇḍi</i>		a[60 r°, 3]	<i>nañkhiṣṭye yseryeṇ</i>
<i>rājagrhān mahānagarān</i>	<i>niṣkramyā°</i>			<i>nekaiḥ prāṇisahasraiḥ</i>	
De la ville de Rājagrha,	il sortit;			avec d'innombrables milliers	

<i>uysnauryau haṁsa</i>	<i>kāṁmi hālai</i>	<i>gṛddhakūṭi gari</i>		<i>kuṣṭi</i>
<i>sārdham</i>	<i>yena gṛdhrakūṭaḥ</i>	<i>parvatārajo</i>		<i>yena</i>
d'êtres ensemble,	du côté où [était] la montagne	Gṛdhrakūṭa,		là où

<i>jasti ḥaysi</i>	a[60 r°, 4]	<i>ste hāṣṭi tsue</i>		<i>gyasti ḥaysi pva</i>
<i>bhagavāns</i>	<i>tenopasaṁkranta</i>	<i>upasaṁkramya bhagavataḥ pādau</i>		
le dieu-Buddha	se tenait, là il alla.	Aux pieds du dieu-Buddha,		

<i>śaṁdā haṁphve</i>		<i>pūjā karmai haṣṭe</i>		<i>dṛai tīrai tvaṁdam tsue u</i>
<i>ṣirasā vanditvā</i>		<i>bhagavantam</i>		<i>trihpradakṣiṇīkṛtyaikānte nyasīdat</i>
à terre il réalisa(?),	il lui fit des offrandes,	trois fois il fit la		pradakṣiṇā, et

<i>śi hā</i>	[60 v°, 1]	<i>lai ṇesti</i>		<i>kāṁmi hālai jasti ḥaysi vye</i>
<i>ekānte niṣaṇṇaḥ</i>		<i>atha</i>		<i>khalu ruciraketur bodhisattvo yena</i>
sur un côté il s'assit.		Du côté où le dieu-Buddha était,		

<i>hāṣṭi</i>	<i>añjalā dasta yude</i>		<i>nāmasye</i>	<i>vī cuñ hūmā</i>
<i>bhagavāns</i>	<i>tenāñjalim pranamya</i>		<i>yācāvataḥ</i>	<i>svapnāntaradundu-</i>
là	pour l'añjali il plaça les mains,		fit l'invocation,	et comment en rêve

<i>gāḥa pyūṣṭi</i>		<i>ttā hve</i>	
<i>bhiṣabdena</i>		<i>deḥanā gāthāḥ ṣrutvāstā uvāca</i>	
il avait entendu des gāthā,		ainsi il dit :	

I. [60 v°, 2] *Śye śvi ahaṅphīḍisāṁna* | *hūmna dyai haḍara ḥaysa* |  
*Ekarātram atandriteṇa svapnāntaragataṁ mayā* |  
 Une nuit, n'étant pas épuisé (?), en rêve j'ai vu, ?, ô Buddha,

*ysara gūni tearṣu kūsi* | *cu biśi hā*[60 v°, 3]*lā pattavīya* 1  
*duṇḍubhī rucirā dṛṣṭā* | *samantāt kanakaprabhā* ||  
 de couleur d'or brillant un tambour | qui de tous les côtés rayonnait (?).

II. *Brūṅāṁdai khujī urmaysdi* | *vīvīya harbiśi vīra* |  
*Jvalamāno yathā sūryaḥ* | *samantācca vīrājate* |  
 Éclatant comme le soleil, il illuminait partout;

*harūṇe biśi dīśi vīra* | [60 v°, 4] *dyai ra biśi hālā ḥaysa* 2  
*prabhāsītā daḍa diḍo* | *dṛṣṭvā buddhāḥ samantataḥ* ||  
 dans les dix directions éclairées, j'ai vu de tous côtés des Buddha

III. *Raṁṁnānāṁ baṁḥyāṁ dīna* | *vīruli*[60 v°, 4]*nāṁ āysanāṁ*  
 [vīra |  
*Nīṣaṅṅā ratnavrkṣeṣu* | *vaiḍūrye ca prabhāsvare* |  
 [qui,] au pied d'arbres précieux, sur des sièges de vaiḍūrya,

*paduā āṁṁāṁdā ṇesta* | [61 r°, 1] *sa yserye tvaḍa parṣe* 3  
*anekaḍatasahasrāyāṁ* | *pariṣadāyāṁ puraskṛtāḥ* ||  
 en avant (?) se trouvant (?) ils étaient assis, entourés (?) d'une assemblée de  
 [centaines de mille [êtres].

IV. *Dye ra vara braṁṁmaṁ rūvina* | *kejāṁṁma tte śiri kūsi*  
*Dṛṣṭaṁ brāhmaṅarūpeṇa* | *parāṅantadundubhīṁ* |  
 J'ai vu là un brahmane par l'apparence, frappant cet excellent  
 [tambour;

*tṭi vā krisāṁṁme beḍa* | *śilo*[61 r°, 2]*kva ysīra uvāra* 4  
*tenākoṭyamāṁayā* | *imāḥ ḍlokāḍccarāḥ* ||  
 et au moment qu'il le heurtait, des stances extrêmement (?) merveilleuses  
 [[sortirent, qui disaient] :

V. *Ysīri brūṁṁāṁdai kūsina* | *hastāṁṁmina dūkha niṣamāṁṁde*  
*Suvarṅaprabhāṣottamadundubhena* | *ḍāmyantu duḥkhāṣ*  
 Par le tambour à l'éclat de l'or (?), les suprêmes maux sont calmés

*biśe* | *ttrisaha*[61 r°, 3]*sre vīra* | *harbiśāṁ satvāṁ bida* 5  
*ttrisahasraloke* |  
 dans tous les trois chiliocosmes, | parmi tous les êtres.

VI. *Avāyavā cura śumalo* | *cu vā dukhi ttauñina pāte* |  
*apāpaduḥkha yamalokaduḥkḥ*

Et dans les enfers et dans le monde de Yama, et les malheurs de la  
 [pauvreté également,

*syama* [61 v°, 4] *śāndya mara dukha ide* | *drhaṣkalā biśi*  
 [niṣamānde 6

*dāridraduḥkḥās tathehaloke* ||

et dans ce monde terrestre ce qu'il y a de malheurs, ? tous sont calmés.

VII. *Ttye kūsi pāhānmejsa* | *ysama śāndya vyaysa* [61 v°, 1] *na*  
 [jaude |

*Anena ca dundubhiḥcābdanādīnā cāmyantu sarvavyasanāni loka* |

Par le son de ce tambour, de ce monde terrestre les calamités sont  
 [épuisées;

*hamānde satva ayeṣṭa* | *ja pveṇa saṅkhura baysa* 7  
*samantasattvā hṛdyāyāhatā yathā tathā tayā cāntabhayā munīndra* ||  
 les êtres deviennent sans passions (?), triomphent de la crainte comme le  
 [Buddha.

VIII. *Ttira pariyastānīnaujsa* | *ṣṣahānnyau uspu* [61 v°, 2] *ra*  
 [ide |

*Yathaiva sarvūryaguṇopapannaḥ*

Ainsi ? avec les qualités parfait il est,

*saṁsārīrūmahāsamudri* | *hajvattevīnai pāte* 8  
*saṁsārasarvajñāḥ mahāmunīndraḥ* |  
 du grand océan du saṁsara celui qui sait tout aussi.

IX. *Ttrānmi mānīnāndi himānde* | *ṣa* [61 v°, 3] *haunyu hambaḍa*  
 [satva |

*tathaiva bhāntu* *gūnasāgarāḥ prajāḥ*

Ainsi ressemblant sont avec les qualités complets les êtres,

*samāhānnyaujsa tta vāte* | *baudhaugyau penyau tsāta* 9  
*samādhibodhyaṅgagūṇair upetāḥ* ||  
 avec les samādhi aussi avec les bodhyaṅga et les forces (?) doués de (?).

X. *Ttīnara kūsi hīvi* [61 v°, 4] *pāhna* | *brahmasvara satva hi-*  
 [mānde |

*Anena ca dundubhiḥgoṣanādīnā* *bhavantu brahmeṣvara-*  
 [sarvasattvāḥ |

Par ce du tambour propre (?) son, ayant le brahmasvara les  
 [êtres sont;

*bvāñde bhaysuṣṭi wāra* | *geśide dāvi cakri* 10  
*çobhavantu buddhatvañ ca rāgabodhāḥ pravartantu çubhuddharmacakram* ||  
 ils réalisent (?) la bodhi excellente; ils font tourner de la loi la roue.

XI. *Ttiṣṭide ka* [62 r°, 1] *lpa pharāka* | *hvāññide parimārthi*  
 [dā |  
*Ttiṣṭhantu kalpāni acintiyāni* | *deçantu dharmāñ jagato*  
 [hitāya |  
 Ils sont placés dans des kalpa nombreux; ils énoncent pour le bien  
 [d'autrui la loi;

*ñihejide biṣi kleṣa* | *naṣṭamūde dukha staura* 1  
*hanantu kleṣā viçamantu duḥkham* | *çamantu rāgañ tatha doṣamoham* ||  
 ils anéantissent (?) tous les kleṣa; ils domptent les malheurs violents (?).

XII. *Ca* [62 r°, 2] *ja satva ṣṭāñde avāyi* | *pasva sujsaindai*  
 [diñna |  
*Ye satva tiṣṭhantu apūpabhūmau* | *ādīptasañprajvalitū-*  
 [gnigātrāḥ |  
 Et les êtres qui sont dans les enfers, dans ? brûlant feu,

*pvāñde tte kṣi biṣāṣi* | *nauda sādi* [62 r°, 3] *hva yinīde* 2  
*çṛvantu te duḍḍubhisāñpravatītāñ namo 'stu buddhāya ca vo labhantu* ||  
 en entendant de ce tambour le son, invoquant, sādhu (?) disant ils font.

XIII. *Jāsmara satva hamāñde* | *sa ysāñtha ysārū*  
 [kūli  
*Jātismarāḥ sattva bhavantu sarva* | *jātīçatū jātisahasrako-*  
 [tyaḥ |  
 Se rappelant les existences les êtres sont, cent naissances et mille  
 [koṭi,

*biṣi bhaysa byāva yi* [62 r°, 4] *ñāñde* | *dāvuyṣa pvāñde wāri* 3  
*anusmarantaḥ satatañ muñdrāñ* | *çṛvantu teṣāñ vacanañ hi udā-*  
 [ram ||  
 de tous les Buddha souvenir ils font, leur loi ils écoutent excellente.

XIV. *Cu jastāñ hvāññdau īde* | *ṣai buvāñ āvama*  
 [ṣa |  
*Narāsūrāyāñmayi sarvaprūññāñ* | *jantu tāñ deçaprū-*  
 [rthanāya  
 Et ce que de dieux et d'hommes il y a, même ? āgama (?)  
 [mauvais (?),





XXIV. *Nahaniryūinnāṁ* *tearkāṁ* *kīṇa* | *kāṣci* *ysūri* *rāṣṇāra*  
 [pāṭci |  
*Krīḍāraivaçāccaiva* *çokarāgavaçena vā* |  
 Des spectacles (?) des plaisirs (?) à cause, chagrin et passion à  
 [cause de aussi,

*apaphanām* [63 v°, 4] *me* *kīṇa* | *ttina* *cuṁ* *asida* *baśde* *īde* 4  
*atṛptadhanadoṣeṇa* *yatra* *pāpaṁ* *kṛtaṁ* *mayā* ||  
 ne pas ? à cause, ainsi ce que de coupables péchés il  
 [y a ;

XXV. *Ōṣa* *ranyau* *hantsejsa* | *cu* *arena* *hisina*  
 [pāṭci |  
*Anāryajanasamsargāl* *īrsyāmātsaryahetunā* |  
 De mauvaises sortes (?) par la fréquentation, et ce qui par l'envie  
 [et par la jalousie aussi,

*duḥhi* *ttauṇina* [64 r°, 1] *cura* *śavyajjsa* | *asidi* *hīri* *i* *maṁ* *hava* 5  
*sātha* *dāvidradoṣeṇa* *ye* *tu* *pāpāḥ* *kṛtā* *mayā* ||  
 malheur ? ce qui ? , de coupables actions il y a  
 [en moi ? ...

Fol. 59 v°, l. 1.

*saddham* = *siddham*. Sur cette formule d'invocation et les diverses formes sous lesquelles elle apparaît en iranien oriental, cf. Hoernle, II, 451 et suiv. A la page 454, je ne crois pas à la traduction de M. Hoernle : « Listen to this *siddham* from me » ; il me paraît bien que ce membre de phrase n'est qu'une copie inachevée du début d'un sūtra, et qu'il faut interpréter, comme à l'ordinaire : « Siddham ! Ceci a été entendu par moi. . . » En améliorant l'édition de portions de la *Vajracchedikā* et de l'*Aparimitāyukṣūtra* qu'avait donnée M. Hoernle, M. Leumann (III, p. 77, 82) a orthographié *siddham* sans observation ; mais, dans les deux cas, le fac-similé a nettement *saddham* comme ici.

*ttī*, ou *ttī vā*, correspond à *atha khalu*, « alors ». On a *ttī* seul, correspondant à la même expression sanscrite, dans Hoernle, I, 1284, 1285. C'est également là le *ttitū-vā* de M. Leumann, le *ttitū* de Hoernle, I, 1285 ; le *ttiyā* de Leumann, III, 102. Nous avons d'abord hésité pour la double consonne initiale entre *tt*, qu'a adopté M. Hoernle, et *tt*, que préconise M. Leumann ; graphiquement, les deux lectures sont possibles dans l'écriture de nos manuscrits ; M. Gauthiot expliquera dans la seconde partie de ce travail pourquoi nous sommes décidés en faveur de *tt*.

Le mot *tī* est apparenté à *tta*, *ttye*, etc., et a certainement la valeur étymologique d'un démonstratif, à rapprocher de l'av. *ta-*. *Vā* est une particule enclitique qui rappelle l'av. *vā*; on trouvera plus loin (fol. 61 v°) *cu vā*.

*ruciraketti* représente régulièrement *ruciraketu*; la forme *ruciraketti*, qu'on trouvera au folio 60 r°, paraît au contraire fautive; c'est là un premier exemple des irrégularités orthographiques qui abondent dans nos textes, comme d'ailleurs dans ceux de M. Hoernle. La notation *ti* avait sans doute ici pour but de maintenir la prononciation originale et d'empêcher que le *t* intervocalique ne fût articulé *d* ou *ḍ* (?).

*baudhisatvā* = *bodhisattva*. J'ai gardé *au*, qui est la véritable valeur théorique du signe employé constamment dans notre manuscrit, et que les syllabaires distinguent encore assez souvent de *o* (cf. Hoernle, II, pl. 1, l. 1, 8, 9, 43; pl. 2, l. 2, 4, 5, 6, 7, 8, 39, 45); mais, en fait, nos textes ne donnent autant dire jamais le *o*, et il est vraisemblable que l'iranien oriental n'écrivait, pour *o* et *au*, que la seule diphtongue; c'est ce qui explique que les mêmes syllabaires confondent parfois les signes *o* et *au* (cf. Hoernle, II, pl. 1, l. 42; pl. 2, l. 3, et toute la planche 4). Suivant un usage désormais établi, je rends par *ā* les deux points surmontant un *akṣara*. Ce signe, qui abonde en « tokharien » et dans les textes iraniens orientaux d'écriture plus archaïque que la plupart des nôtres (par exemple dans ceux de la première mission Stein qui ont servi à M. Leumann, dans la *Vajracchedikā* étudiée par M. Hoernle et aussi dans les feuillets iraniens orientaux de notre ms. Inv. 3510), n'est guère conservé dans le présent manuscrit que pour quelques mots transcrits du sanscrit. Quelle qu'ait été sa valeur originale, son équivalent le plus proche, dès le VII<sup>e</sup> ou le VIII<sup>e</sup> siècle, était certainement *i* et non pas *a*, et c'est *i* qui, dans nos textes, l'a remplacé régulièrement; cf. aussi les remarques de M. de Staël-Holstein dans W. Radloff, *Tisastvustik*, Saint-Petersbourg, 1910, in-8°, p. 117-118.

*tīna*. Sert en principe d'ablatif-instrumental au démonstratif *tī*. Au fol. 63 v°, nous trouverons la même expression traduisant *yatra*; aux fol. 59 v° et 61 v°, *tinara*, c'est-à-dire *tīna* suivi d'une postposition locative, traduit *tatra*.

*subhina*. La fin de la phrase iranienne ne concorde pas avec les textes sanscrit et chinois, et je ne donne de traduction que sous réserves. *Subhina* paraît être un adjectif dérivé de *sūha*, scr. *sukha*,

« bonheur », mais, dans nos textes, j'ai toujours vu *sūha* écrit avec *ū* et non *u* (cf. ms. 3513, fol. 54 v°, 56 v°). *Siravejsa* est formé de *sīrave* + postposition instrumentale-ablative *jsa*; je n'ai pas rencontré le mot ailleurs dans mon manuscrit, mais dans Leumann, III, 89, on trouve un exemple de *sīrave*, pour lequel M. Leumann donne l'équivalence *prīti*, « joie », et (p. 111) *sirā*, « joyeux »; j'ai traduit ici en conséquence.

*ūmmye*. Forme verbale du même type que *hamye*, « fut »; peut-être comportait-elle une implosive finale et la forme yodisée n'est-elle pas étymologique; *ūmmye* serait alors pour \**ūmm'et* ou même \**ūmm'eti*. On s'attendrait, d'après le contexte, à un mot signifiant « s'endormit », mais alors il semble qu'on aurait au moins \**hūmmye*; reste à expliquer la chute de *h*.

*hūmñā*, « dans son sommeil » ou « en rêve ». Sans être encore en état de déterminer exactement la valeur du mot au point de vue grammatical, il est certain qu'il dérive de la racine d'av. *xvafna*, scr. *svapna*. Le mot peut signifier « songe » et serait alors l'équivalent, si la nasale palatale se prête à semblable interprétation, de scr. *svapnya*, lat. *somnium*. Le mot reparait, dans le même sens, aux fol. 60 v°, 75 r°. On trouve, au fol. 4 r° de notre manuscrit, *hūmñe*, et, au fol. 5 r°, *hūmñi*, mais ce paraissent être des graphies un peu aberrantes de *hvāmñi*, qui se rattache à la racine signifiant « dire », « raconter », « expliquer »; elles n'ont rien à voir avec *hūmñe*, « sommeil » ou « songe ». Leumann, III, 142, a *hūna*, « rêve », loc. sing. *hūña*.

*ysamrñai*, « d'or », « en or ». Déguisé par l'écriture, c'est là un mot purement iranien. Le groupe *ys*, qui apparaît constamment dans nos textes, est un simple procédé graphique pour noter le *z* iranien, que l'écriture *brahmī*, faite pour les langues indiennes, ne possédait pas. C'est sans doute à sa fréquence, et aussi à la valeur toute conventionnelle qu'il avait dans la transcription de l'iranien oriental, que ce groupe a dû d'être ajouté, comme un signe en quelque sorte indépendant, à certains syllabaires d'Asie centrale (cf. Hoernle, II, p. 458). *L'anusvara* (*ñ*), simple point placé au-dessus d'un *akṣara*, est employé avec quelque inconstance, et ne doit pas être à sa place ici; il faut sans doute le supprimer. L'*r* n'est pas une voyelle; nous transcrivons ainsi un signe spécial aux syllabaires de l'iranien oriental, et qui se substitue souvent, dans des conditions assez obscures, à l'*r* ordinaire; on le trouve aussi bien devant consonne que devant voyelle, au début du mot ou au milieu; sa valeur étymologique est certainement celle de l'*r* ordinaire, et, pour un même mot, on trouve

parfois la double orthographe, tantôt avec *r*, tantôt avec *ṛ*. Graphiquement, le signe a l'air composé d'un *r* suscrit, qui se prolonge par le crochet d'un *r* souscrit. M. Leumann a donc peut-être raison de le transcrire toujours par *rr*. *Nai*, *na*, *ṅa*, avec des différences qui primitivement doivent tenir à la déclinaison et aux genres, servent à former des adjectifs dérivés de substantifs; ces adjectifs s'accordent, de manière assez irrégulière d'ailleurs, avec les substantifs qu'ils qualifient. Le substantif primitif, transcrit phonétiquement, est \**zara* (*ysara*), av. *zarən-*, pehl. et pers. *zar(r)*, scr. *hiranya*. L'adjectif *ysarnai*, sans *ānusvara*, reparait au fol. 75 r°; le substantif *ysara*, « or », se trouve aux fol. 60 v°, 68 v°; on a *ysīri* aux fol. 61 r°, 72 r°. Parmi les mots antérieurement déterminés qui établissent la valeur *z* de *ys*, on peut citer *ysānū*, « genou » (Leumann, II, 107; *ysānū* dans Hoernle, I, 1286), qui répond à av. *zānu*, scr. *jānu*; *ysāta*, « né » (Hoernle, I, 1289), qui répond à av. *zāta*, scr. *jāta*, etc.

*kūsi*, « tambour ». Le mot a été signalé déjà par M. de Staël-Holstein (*Tocharisch*, p. 483) sous la forme *kūsu*. On retrouvera *kūsi* plusieurs fois dans la suite de notre texte; *kūsi* apparaît également dans notre ms. Inv. 3513, fol. 6 r°. Le mot existe en persan, avec le même sens, sous la forme *kōs*.

*dye*, « il vit ». Il est probable que *dye* et les formes analogues comportaient une implosive finale, pratiquement tombée dans la prononciation. La racine est la même que dans l'ensemble de l'iranien pour « voir », av.  $\sqrt{dī}$ , pers. *dīdan*. M. de Staël-Holstein (*Tocharisch*, p. 483) a indiqué des formes *daibu* et *daibū* qui me paraissent douteuses. Dans la suite de notre texte, on rencontrera plus loin à nouveau *dye*, puis les formes *dyai*, « j'ai vu » (fol. 60 v°); *dyaira* (fol. 60 v°) et *dyera* (fol. 61 r°), même sens (la finale *ra* est embarrassante). Beaucoup plus loin, je relève *daide* (fol. 71 v°, dans la phrase : *hamna daide u kāra pvānde*, « les aveugles verront et les sourds entendront »), encore *dye* (fol. 75 r°) et le substantif (instrumental?) *dyena* (fol. 70 r°, 72 r°), « vue, aspect, apparence ». Dans la partie de notre manuscrit qui contient la traduction du *Bhadracaryaprañidhāna*, je signale les formes *daime* (fol. 49 v°, 53 r°), *daimi* (fol. 50 r°), *dīnme* (fol. 51 r°), toutes équivalentes et signifiant « je vois ». Cf. aussi Leumann, III, 119.

Fol. 59 v°, l. 2.

*biśi*, « tout, tous ». Cf. av. *vīspa*, scr. *viśva*. *Biśi* a déjà été reconnu dans Leumann, II, 110. Il apparaît sous la forme *biśā* dans Hoernle, I, 1287. On verra un peu plus loin dans notre

texte le pluriel *bišvā*, puis (fol. 62 v°, 69 r°) une forme *bišūn*, qui paraît lui être foncièrement identique. *Biši* entre également dans *harbišā* ou *harbiši*, «chacun, tous», qui se trouve par exemple dans Hoernle, I, 1289, et ici même fol. 60 v°. Dans la traduction du *Bhadracaryaprañihāna* (Inv. n° 3513, fol. 44 r°), on a *harbišvā kṣinīrvā*, «tous les *kṣetra*». M. Hoernle (*ibid.*, p. 1295) a supposé une «suppression fortuite de la voyelle *a*» dans *harbišā*; mais la forme est parfaitement régulière et correspond exactement à *harvišp* du pehvi; *har* signifie encore «chacun, tout» en persan. Cf. aussi Leumann, III, 128; mais *har* est le correspondant d'av. *haurva-*, scr. *sarva-*; M. Leumann se trompe donc en disant que l'équivalent du sanscrit *sarva* ne se retrouve pas dans l'iranien oriental.

*hālā*, «côté, direction, lieu». Le mot a été signalé par M. de Staël-Holstein sous cette même forme (*Tocharisch*, p. 484), sous celle de *hālau* qu'il a dans Leumann, II, 107-108, et sous celle de *hālsto* qui peut s'expliquer autrement. Une autre forme, *hālai*, apparaît dans Hoernle, I, 1285, 1286, 1293, et, dans notre manuscrit, aux fol. 60 r° et v°, etc. Cf. aussi Leumann, III, 141.

*brūññāndai*, «éclatant, illuminant». C'est un participe, qui se retrouve avec la même orthographe au fol. 61 r°, et reparait au fol. 60 v° sous la forme *brūññāndai*. Au fol. 69 r°, je trouve *brūññāmma*, qui équivaut soit à «éclat», soit à «flamme» et, au fol. 72 v°, *brūñña*, «éclat». *Brūññāndai* reparait dans un autre texte du même manuscrit, au fol. 5 v°. On a les formes verbales *brūññāri* et *brūñāri* au fol. 69 r°. On a au fol. 60 v° *harūñe*, qui doit signifier «illuminé», «brillant». La racine serait-elle la même dans les deux mots?

*ttrāñmi*, «tel, pareil, identique». Se retrouve dans la même construction au fol. 61 v°, puis, sous la forme *ttrāñma*, au fol. 70 r°. Cf. *trāma* et *trāma* dans Leumann, III, 118, et aussi p. 53.

*māññāndi*, «semblant, ressemblant à». Ce participe se retrouve, dans une phrase tout à fait analogue, au fol. 61 v°. On a *māññāndau* au fol. 69 r°. La forme *māññāndi* apparaît plusieurs fois dans le *Bhadracaryaprañihāna* (fol. 45 r°, 50 v°, 51 v°, 54 v°). Dans Inv. 3513, fol. 14 v°, on a : *surva dharmā pāti āvaṣi māññāndi ṣṭāre ttūsā*, «tous les *dharmā* aussi sont vides comme l'air (*ākāça*)». Cf. aussi *māñanda* dans Sten Konow, *Vedic 'dasyu', toçri 'dah'*, dans *Festschr. V. Thomsen*, p. 97. Le mot est à rapprocher de pers. *mānistān*, «ressembler», *mānand*, «semblable à».

*khu*, «comme». On trouve *khu* et *khvai* dans Hoernle, I, 1287, traduisant *katham*. *Khu* reparait au fol. 69 r°, et se rencontre aussi dans le *Bhadracaryaprañdhāna* (fol. 48 v°). Nous rencontrerons *khujī* au fol. 60 v°; on a *khuri* et *khura* au fol. 69 v°, *khvaiye* au fol. 65 v°. Pour certaines de ces formes où *khu* semble suivi d'enclitiques, cf. Leumann, III, 113.

*urmaysdān*, «soleil». On a encore *urmaysdi* au fol. 60 v°; au fol. 68 v°, *haysūnāna urmaysdān* traduit *buddhasūrya*; le mot est écrit *urmaysde* au fol. 69 r°, *urmaysdi* dans la traduction du *Bhadracaryaprañdhāna* (fol. 48 v°). Pour surprenant que ce nom puisse paraître, il semble sûr que ce soit Ormuzd, bien que ce soit là d'ordinaire, dans le monde iranien, le nom de la planète Jupiter. Le mot a été signalé par M. Sten Konow (*loc. laud.*, p. 97) sous la forme *urmazdā*.

*vimānini*. Le sanscrit a *sūryamaṇḍala* et le chinois 日輪 *je-louen*, soit dans les deux cas «le disque du soleil». Mais par ailleurs *vimānini* serait une transcription très régulière du sanscrit *vimāna*, qui est la désignation des chars ou palais célestes où se tiennent les dieux. La traduction iranienne n'est pas servile, et il suffit qu'il y ait eu un emprunt usuel de *vimāna* en tant que désignation du char du soleil pour qu'on l'ait ici substitué tout naturellement au *maṇḍala* de l'original sanscrit.

*bišvā ra dišvā*, «dans toutes les directions». *Ra* est une postposition marquant le locatif; nous la rencontrerons très souvent soit après un substantif, soit même après une autre postposition dont elle précise la valeur; on voit par l'exemple actuel que cette postposition peut se mettre après un des mots déterminés, ici en fait après l'épithète, sans qu'il soit nécessaire de la rejeter à la fin du complément. Le mot *dišvā* est un pluriel de *dišī*, qui semble bien un simple emprunt du sanscrit *diç*: *diç*, «point cardinal». Le mot reparait souvent; signalons comme exemple, dans le *Bhadracaryaprañdhāna* (fol. 44 r°), *dasau dišī vīra*, «dans les dix points cardinaux». Les pluriels en *vā*, en *yau* et en *ām* ne paraissent pas employés dans nos textes d'une manière bien conséquente. Il semble en gros que les pluriels en *vā* représentent en principe des accusatifs et locatifs; ceux en *ām* des génitifs, ceux en *yau* des ablatifs-instrumentaux. Mais, dans nos textes, dont la langue est très évoluée, on a l'impression que les écrivains ou copistes n'ont plus beaucoup distingué entre *au* et *ām*, représentant tous deux pour eux un *ā* final légèrement nasalisé, *\*-ā*. Cette confusion explique qu'on trouve dans nos textes *jaude* (fol. 61 v°) à côté de *jānde* (fol. 48 v°, 73 v°), «sont épuisés»;

*ṣṣahānnyau* (fol. 61 v°, 70 r°), à côté de *ṣahaunyu* (fol. 61 v°). « avec les *guṇa* »; etc. De même, dans Hoernle, II, 469, en un passage où on attend *namau*, « le texte original, dit M. Hoernle, semble donner *namān*, mais ce qui semble *ām* n'est qu'un *au* cursif très grossièrement formé »; la planche cependant me paraît porter nettement *ām* et non *au*, et je crois voir dans cette écriture, non pas une graphie mal formée, mais une confusion réelle chez le copiste entre la valeur phonétique de *au* et celle de *ām*. Reste la question du signe souscrit, marqué sous le *s* de *diṣi*; nous y reviendrons à propos de *ḥaysa* un peu plus loin.

*anan̄khiṣta*, « innombrable ». Le mot paraît être à décomposer en *anan̄* + *khiṣta*. *Anan̄* serait le même préfixe négatif que *anau*, qui apparaît par exemple dans Hoernle, I, 1289, où on lit *anaurūvāna*, scr. *arūpin*, à côté de *hamtsarūvina*, scr. *rūpin*, et *anasyāmejsa*, scr. *asan̄jñin*, à côté de *hamtsasyāmejsa*, scr. *san̄jñin*. M. Hoernle a donné comme équivalence littérale de *anau* et *hamtsa* les formes sanscrites *vinā* et *sārdhan*; M. Leumann (III, 80) a préféré *vinā* et *saha*. Il est certain que les correspondances régulières de *a* privatif et de *sam* du sanscrit sont en iranien oriental *a* et *ham*; les exemples abondent. Jusqu'ici on n'a guère d'autres exemples d'*anau* et de *hamtsa* (en composition du moins), et ils représentent évidemment des formes plus fortes, pour lesquelles les équivalences sémantiques de M. Leumann me paraissent fondées; le préfixe privatif *ana* existe d'ailleurs en iranien, et surtout en ossète sous la forme *änā* (cf. Bartholomae, *Altiran. Wb.*, col. 112; Wsewolod Miller, *Die Sprache der Osseten*, p. 95). Quant à *vinā*, qu'on rapproche souvent d'oss. *änā*, etc., il faut noter qu'il paraît avoir un autre équivalent en iranien oriental: c'est le *vina* du texte de M. Leumann (p. 89); dans notre ms. 3513 (fol. 46 r°), on a *vinau byainni*, que le chinois rend par 无染 *wou jan*, « sans souillure ». Reste à savoir si *anan̄khiṣta* est construit sur le type de *anaurūvāna*. Comme exemple du mot, on trouvera encore à la ligne suivante *anan̄khiṣtye*; en accord avec le substantif *parṣi* « assemblée »; le correspondant sanscrit est *asan̄khyeya*. Dans un texte non identifié de notre ms. 3513, fol. 13 v°, on rencontre la forme surprenante *asan̄khiṣti*. A *anan̄khiṣta* s'oppose *han̄khiṣta* (fol. 70 r°), « qu'on peut compter », équivalent du scr. *san̄khyeya*. Dans le *Bhadracaryaprañidhāna* (fol. 54 r°), *han̄khiṣi* paraît être le substantif correspondant à *han̄khiṣta* et signifier « ce qui peut être compté ». Enfin, en face de toutes ces formes, on est tenté de placer l'av. *aḥaxṣta* (cf. Bartholomae, *Altiran. Wb.*, col. 280-281). On peut évidemment admettre une équivalence *anan̄* = *anau*, mais la comparaison des formes ci-dessus (et l'existence de l'av. *aḥaxṣta*) ne

laissent pas d'être assez troublantes, et peut-être M. Leumann (III, 31, 105, 139) a-t-il raison, en dernière analyse, de supposer pour *anamkhiṣṭa* un original \**amkhiṣṭa* (issu de \**ahamkhiṣṭa*), encore que le parallèle qu'il invoque ne me paraisse pas convaincant et que les traitements phonétiques soient surprenants.

Fol. 59 v°, l. 3.

*jasta*. Ce mot est un des premiers qui aient été déterminés en iranien oriental, d'après des manuscrits où il apparaît sous la forme *gyasta*. M. Sten Konow ayant établi pour *gyasta* le sens de *deva*, M. Sieg supposa que *gyasta* représentait l'av. *yazata*, *yazd* du persan, enfin M. F. W. K. Müller proposa à bon droit de reconnaître, dans l'épithète *gyastānu gyastā* du Buddha, la traduction de *devātideva* (cf. Müller, *Beitrag zur genaueren Bestimmung der unbekanntenen Sprachen Mittelasiens*, dans *Sitzber. der kön. preuss. Akad. der Wissensch.*, 1907, p. 958). La langue représentée par le texte que nous étudions est moins archaïque que celle qui donne *gyastānu gyastā*; au génitif pluriel en *ānu* donné dans les paradigmes (par ailleurs assez incertains à mon sens) de Leumann, II, 109, nos textes répondent par *ām* (= *ān*). *Gyastānu gyastā*, *devātideva*, a d'ailleurs pratiquement disparu de nos textes, pour ne plus laisser comme épithète du Buddha que le mot *gyastā*, *deva*. Enfin ce mot même a évolué dans sa prononciation, et par suite dans son orthographe. En étudiant un des manuscrits rapportés de Touen-houang par le Dr Stein, M. Hoernle (II, 473) y a signalé un passage où on lit *jasta* au lieu de *gyasta*; en réalité, il y en a d'autres, et c'est *jasta beysa*, au lieu de *jasna beysa*, qu'il faut lire à deux reprises dans le texte publié par exemple par M. Hoernle (II, 469). Notre ms. Inv. 3513 écrit presque partout *jasta baysa*; on verra cependant reparaître une fois, au fol. 60 r°, *gyasti baysi*. Le ms. 3510, fol. c r°, qui est d'écriture assez archaïque, fournit un intermédiaire entre *gyastānu gyastā balya* et la forme plus récente : c'est *gyastāmnū gyasta baysa*. M. Leumann a signalé d'autres alternances de gutturales mouillées et de palatales : par exemple *gyaḍa* à côté de *jaḍa* = scr. *jaḍa* (III, 115), etc.

*baysa*. L'équivalence *baysa* = Buddha a été acquise dès 1907, en même temps que celle de *jasta* = *deva*. Toutefois, tout comme *jasta*, *baysa* avait dans les manuscrits dont on se servait alors une autre forme que dans les nôtres : on le transcrivait, après quelque hésitation, *balysā*, de même que le nom de la *bodhi*, que nous verrons dans nos manuscrits sous les formes *baysu*, *baysū* ou *bay-sūm*, était représenté dans ces premiers textes par *balyśū*. C'est

M. Hoernle qui le premier attira l'attention sur les formes *haysū* et *haysūn* qu'il rencontrait dans les manuscrits rapportés de Touenhouang par le Dr Stein. Il signala en particulier la marque soussrite qui apparaît dans les deux cas sous le *b*; c'est celle que nous avons vue sous *ś* dans *diśi*; M. Hoernle l'avait encore rencontrée dans *hadai*, *parša*, *pā*, *āśiri*. Pour interpréter ce signe mystérieux, M. Hoernle se rappela l'alternance *balysā*-*haysū*, et supposa que ce signe était le substitut de *l* qui manquait dans la seconde forme. Comme par ailleurs M. Leumann avait parlé en 1900 d'*l* cérébral consonne dans les langues d'Asie centrale (cf. Leumann, *Ueber eine von den unbekanntem Literatursprachen Mittelasiens*, Saint-Pétersbourg, 1900, p. 10), M. Hoernle (I, 1298) proposa de retrouver dans l'iranien oriental *l* que M. Leumann avait signalé dans le « tokharien », et de voir dans le signe souscrit une notation de cet *l* cérébral : *haysā* serait un équivalent de *blaysā*. En dehors de toute autre considération, cette solution avait l'inconvénient de faire passer *l* de *balysā* au milieu du premier *akṣara*, au lieu de se trouver au début du second; je ne crois pas d'ailleurs que personne défende encore cette explication, qui n'était, dans l'esprit de M. Hoernle lui-même, qu'une hypothèse. Postérieurement à l'article de M. Hoernle, on sut que, pour M. Leumann, le signe souscrit pouvait être le reste d'une implosive finale quelconque, qui était bien *l* dans *balysā* devenu *haysā*, mais aussi l'ancienne dentale finale de *pā*, « pied », etc. (cf. *J. R. As. Soc.*, 1911, p. 202 et suiv.). Ici encore, on se trouvait en présence de difficultés sérieuses : quelle est l'implosive finale qui a pu disparaître dans *diśi* ou *diśvā*, ou dans *kleṣa* de fol. 62 r°, qui est la transcription de scr. *kleṣa*, ou encore dans *śamalo*, qui représente *Yamaloka* (fol. 61 r°)? Et pourquoi le signe souscrit n'apparaît-il jamais dans des mots comme *dā* « loi », qui est certainement pour *\*dāt* ou *\*dād*? Tout récemment, M. Leumann (III, 1, 58) considère le signe souscrit comme l'apostrophe des alphabets *brahmā*, mais rejetée en dessous des *akṣara*, et « qui n'indique pas, comme dans une langue indienne, l'absence d'un *a*, mais d'une consonne quelconque »; pour des mots comme *haysā* = *balysā*, nous avons la preuve de la nature de la consonne tombée et de la place qu'elle occupait; mais, en dehors de semblables indications, il est impossible de savoir non seulement quelle était la consonne tombée, mais encore si elle se trouvait au début, au milieu ou à la fin de la syllabe. D'ailleurs, toujours selon M. Leumann (p. 67), il faut admettre que la coupure des syllabes était incertaine, et que toutefois, à prendre les choses en gros, l'apostrophe représente plutôt, dans les mots indigènes, une consonne tombée à la fin, et, dans les mots d'emprunt, au début de l'*akṣara* qui en est affecté. Enfin, l'ortho-

graphie tardive aurait assez souvent mis des apostrophes sans rime ni raison (*ibid.*, III, 75). Même avec ces explications, qui semblent justes en partie, la question du signe souscrit (je ne suis pas sûr de son identité originelle avec l'«apostrophe» de la *brahmī* de l'Inde) reste très obscure; et pour couvrir tous les faits connus, il faut multiplier les hypothèses, et laisser encore la porte ouverte à une série d'exceptions et d'emplois arbitraires. M. Leumann montre que, dans un grand nombre de cas, des *l* et des *r* paragogiques, sans valeur étymologique, s'étaient développés en iranien oriental, principalement devant des sifflantes : il cite par exemple (p. 67) *armūtāyā* pour *amūtāyuh* (notre ms. 3513 y répond par *armyāyi*, fol. 5 v°, 54 v°, 56 v°, 57 r°; *armyāya*, fol. 57 v°; reste à savoir si le mot n'a pas été influencé par l'iranien *ārmatay*) et *kāśava* pour *kācyapa*. Je crois en effet possible ce développement d'un *l* paragogique devant les sifflantes, et j'admettrais que c'est cet *l* qui est représenté par le signe souscrit dans beaucoup des nombreux cas où ce signe apparaît sous *ś* et *ṣ*. Il n'en reste pas moins bien des difficultés. D'abord il faut admettre que la chute de ces *l* paragogiques ne laisse pas toujours de trace derrière elle par la notation d'un signe souscrit. C'est ainsi que dans Hoernle, I, 1284, on lit *bilsāgā[na]* (M. Leumann, III, 77, corrige en *bilsāṅgā[na]*), qui est certainement un emprunt à *bhikṣusaṅgha*; l' est paragogique. Or nos manuscrits y répondent par *bisāṅgā[na]* (Inv. 3510, fol. c) et sans doute *bisagyā* (Inv. 3510, fol. b r°), sans signe souscrit. Puis il y a les cas où la sifflante affectée du signe souscrit est à l'initiale du mot : il ne peut s'agir dans ce cas d'*l* paragogique devant la sifflante. On pourrait alors admettre dans certains cas qu'il s'agit d'un signe souscrit ayant une valeur étymologique et portant sur la fin de la syllabe et non sur le début; sa présence n'aurait dans ces cas-là rien à voir avec les lettres paragogiques qui se sont développées devant les sifflantes principalement. Mais cette explication ne paraît pas valoir dans tous les cas, et les idées que M. Leumann émet successivement (III, p. 75 et 116-117) sur l'origine du signe souscrit dans *ṣā* et *ṣi* ne paraissent pas s'accorder entre elles sans quelque peine. Quoi qu'il en soit, et tout en signalant les difficultés spéciales que paraît encore offrir l'interprétation du signe souscrit, ses emplois me paraissent pouvoir être rangés sous deux grandes rubriques : 1° Dans le plus grand nombre de cas où le signe souscrit est placé sous une sifflante, en particulier sous *ṣ* et *ś*, il n'a aucune valeur étymologique, et peut représenter un phonème paragogique, peut-être *l*, qui s'était développé à un moment donné devant cette sifflante; remarquons que, dans nos textes, ce cas se produit rarement avec *s* et *ys* (z), et que de plus, dans *baysa*, le signe souscrit

n'est pas placé sous la sifflante, mais sous la *b*. Je signale, sans en voir actuellement l'explication, que, dans nos textes, les préfixes *duš* et *niš* ne sont qu'irrégulièrement affectés du signe souscrit. Ainsi nous avons *dušihva* (« mal dit », *durukta*, fol. 63 v° = *duš* + av.  $\sqrt{xvan}$ ), *dušayudī* (« mal fait », *duškrta*, fol. 63 v°; *dušiyuda*, *dušiyudyau*, fol. 67 r°), *dušācaidyē* (« mal pensé », *dušcintita*, fol. 63 v°), *dušatsū* (« mal fait », fol. 64 v°), *niširīma* (« sans tache », *nirmala*, fol. 68 v° = *niš* + *rīma*), *našdamīde* (« sont calmés », *viçamantu*, fol. 62 r° = *niš* +  $\sqrt{*dam}$  ?), mais *duškarā* (« extraordinaire », *ācarya*, Hoernle, I, 1286, emprunt au scr. *duškara*), *dušpya* (« sans force », *durbala*, fol. 71 r°), *našāva* (« brûlure », *sañtapa*, fol. 64 r° = *niš* + av.  $\sqrt{tap}$ ), *nišāuda* (« brûlant », *tapta*, fol. 68 v° = *niš* + av.  $\sqrt{tap}$ ). 2° En dehors de la plupart des cas où le signe souscrit apparaît sous une sifflante, et la part faite des in conséquences d'une orthographe assez peu cohérente, le signe souscrit doit indiquer la chute d'une lettre à la fin de la syllabe qui en est affectée. C'est ainsi qu'on a *ge* pour *gati* (fol. 62 v°, 72 v°, 76 v°; *pajsa ge*, « les cinq *gati* », fol. 78 r°, 79 r°, 81 r°); *pā* « pied » (= av. *pad* : *pād*, Hoernle, I, 1285; *pā*, dans Inv. 3513, fol. 60 r°); *gešide* (fol. 61 v°), *gešūnde* (fol. 46 r°), « ils font tourner », *parigešī* (fol. 70 v°), « je ferai tourner », *gešāñmejsa* (fol. 51 r°), « par l'acte de faire tourner » = av.  $\sqrt{varət}$ ; *mušda* (fol. 63 r°), *mušdi* (fol. 66 r° et v°), *mušdi* (fol. 66 v°), *mušdije* (fol. 66 v°), *mušdijau* (fol. 68 v°), *ṇvaišdi* (fol. 78 r°, 82 r°, 83 r°), *ṇvaišdeja* (fol. 82 v°), *mulyšdi*, *mulyšdu*, etc. (Leumann, III, 131), « compassion » = av. *mərəzdā*. Dans tous ces cas, la valeur étymologique du signe souscrit paraît assez claire, mais il ne faut pas oublier, comme il a été dit plus haut, qu'on n'a pas d'explication de son absence dans des mots du type *dā*, « loi religieuse » = av. *dāta*. A la page 124 de son dernier travail, M. Leumann parle d'une lettre marquée du signe souscrit, « c'est-à-dire qui est annulée par lui pour la prononciation »; c'est à peu près le contraire de la théorie soutenue partout ailleurs dans son livre. — Maintenant, quelle est l'étymologie de *balysa-baysa*, de *balysū-baysū*? La première tentative en vue d'expliquer *baysū* (*balysū*) fut faite par M. Leumann. Comme équivalent du sanscrit *bodhisattvamahāsattva*, M. Leumann rencontra en iranien oriental *māstābalysūñāvūysai*, qu'il coupa en *māstā balysū ñāvūysai*. Comme il avait par ailleurs vu *balysūñāvūysai* pour *bodhisattva* et que *māstā* (cf. av. *mazant-*) signifie « grand », M. Leumann (II, 109-110) crut pouvoir en déduire que, dans *māstābalysūñāvūysai*, *balysū* servait à la fois pour *bodhisattva* et *mahāsattva* en représentant leur élément commun *sattva*; *ñāvūysai* devenait alors l'équivalent de *bodhi*, ou plutôt (en vertu de la théorie de M. Leumann sur les

paradigmes de déclinaison en iranien oriental) d'un dérivé *bodhika*. M. Hoernle (I, 1287) admit la coupure des mots adoptée par M. Leumanu; quant à la valeur de ces mots, il se borna à dire, sans donner autrement ses raisons, qu'il n'était pas d'accord avec l'explication proposée par notre confrère allemand. Il est certain en effet que cette explication devait être rejetée. *Ḥaysūm* est inséparable de *ḥaysa*, et de même que le second signifie le Buddha, le premier désigne la *bodhi*; les exemples abondent dans nos textes. C'est donc le dernier terme qui seul peut répondre à *sattva*, mais encore est-il mal coupé. L'iranien oriental comportait des adjectifs dérivés en *na* ou *nā*; on en a vu un exemple plus haut avec *ysarnai* dérivé de *ysara*, «or»; le cas est le même ici. Cet adjectif dérivé de *ḥaysūm* reparaît dans d'autres combinaisons : *ḥaysūnā mista carya*, «la grande conduite de la *bodhi*» (Inv. 3513, fol. 47 v°); *ḥaysūnū carye*, «la conduite de la *bodhi*» (fol. 49 v°); *ḥaysūnau ḥujsyau*, en sanscrit *buddhagunaiḥ* (fol. 66 r°). Il faut donc couper en *ḥaysūna vūysai* (*ḥaysūnā vūysā* dans d'autres textes); mais encore n'est-il pas sûr que *vūysā* soit une traduction littérale de *sattva*. Il a été question plus haut de l'explication que M. Leumann avait proposée en 1908 pour l'équivalent iranien oriental de *bodhisattvamahāsattva*. Dans son dernier travail, M. Leumann se borne à rendre *ḥaysū* par *bodhi* (ex. p. 79, 80), mais il a tout un paragraphe (p. 62-65) sur *ḥaysa*. Pour M. Leumann, *ḥaysa* signifie au propre «prêtre» et est étymologiquement identique au scr. *brahman* et au lat. *flāmen*. Il ne m'appartient pas, au point de vue de la linguistique indo-européenne, d'examiner l'identité des trois mots. Mais j'avoue qu'elle ne me paraît pas, au point de vue de l'iranien oriental lui-même, aller sans conteste. En quoi le rôle du Buddha est-il celui d'un «prêtre»? Et quelle étrange traduction de son nom, qui signifie l'Éveillé? Que son rôle ait évolué depuis ses origines, qu'il soit devenu une sorte de dieu qu'il n'était pas à ses origines, c'est entendu. Mais qu'est-ce que ce titre : le «dieu des dieux le Prêtre»? On arrive ainsi à un résultat étrange. Dans ses traductions de l'iranien oriental, M. Leumann met sous chaque mot iranien le mot sanscrit qui le recouvre à son sens le mieux; aussi, à chaque fois, avons-nous «brahmane» au-dessous de *ḥaysa*, mais *bodhi* au-dessous de *ḥaysū*, et j'avoue avoir quelque peine à admettre que *ḥaysūst*, dérivé de *ḥaysū*, signifie étymologiquement, comme il nous est dit par M. Leumann (III, 72, 129), «Priesterschaft», «prêtrise», pour ne se trouver dans les textes qu'avec la traduction de «Vollerkenntnis», que M. Leumann lui-même est bien amené à adopter. La question se complique encore de la difficulté qu'il y a à savoir si dans la forme archaïque *ḥaysa*, l'*l* est étymologique ou paragogique. En fait,

l' est d'origine récente en iranien, et dans nos textes, exception faite des emprunts sanscrits, elle n'apparaît pour ainsi dire que dans un ou deux mots comme *hālai*, ou précisément devant sifflante, dans des cas où son ancienneté est douteuse. Sans doute, l'exemple de *mylysi-mulśdu-muśdi* cité plus haut peut nous amener à lui supposer la valeur étymologique de *r* devant consonne, et ceci ne serait pas pour aller à l'encontre de l'étymologie que M. Leumann propose pour *balysa-baysa*; encore un doute sérieux subsiste-t-il jusqu'à plus ample informé.

*rainīnām*, « précieux ». Pluriel de l'adjectif \**rainīna* ou \**rainīnai*, dérivé de *rainna*, emprunté au scr. *ratna*, « joyau ». Le mot *ratna* a été antérieurement signalé en iranien oriental sous la forme *ratana* (Staël-Holstein, *Tocharisch*, p. 484); il apparaît, dans une transcription d'un texte sanscrit faite sous l'influence de l'iranien oriental, avec la forme *rahna* (Hoernle, II, 461, 462). *Rainīnām* reparait aux fol. 60 v°, 73 r°; on a le substantif *rainna* aux fol. 65 v°, 71 v°, 72 r°. Le mot *ratna* se rencontre au fol. 5 v°, correctement transcrit dans le nom de Ratnaketti, c'est-à-dire Ratnaketu. Cf. aussi Leumann, III, p. 50.

*baiṅhām*, « arbres ». Ce pluriel reparait, avec tout ce membre de phrase, au fol. 60 v°, et aussi 73 r°; on a *bahyau* au fol. 72 v°. *B* peut représenter étymologiquement *v* (cf. *supra* pour *bisi* = *viśpa*); *n* est l'équivalence la plus normale de *anusvara*; on songe donc à av. *vanō*, « arbre » (scr. *vana* « bois »); mais l'*h* reste inexpliqué. Cf. aussi Leumann, III, p. 126.

*dīna*, « au pied de », « au bas de ». *Na* paraît être une postposition, qui a joué le rôle de désinence casuelle. La même expression se retrouve aux fol. 60 v°, 73 r°.

*vīrūtinām*, « de *vaiḍūrya* ». Pluriel d'un adjectif dérivé de *vīrūya*, emprunté du scr. *vaiḍūrya* par un intermédiaire prâcrit du type de *verulia*. Le mot reparait au fol. 73 r°, et, écrit *vīrūtinām*, au fol. 60 v°; on a *virūya* aux fol. 68 v°, 69 r°. On sait que non seulement c'est sous une forme analogue que le mot est arrivé en occident, mais c'est aussi *verulia* qui est à la base de 璧流離 *pi-licou-li* (\**p'ik-Lyw-li*; le caractère de transcription initial est doublement anormal), le premier nom que les Chinois, vers le début de notre ère, aient connu pour le verre, et qui subsiste aujourd'hui dans la langue, pour désigner une composition vitreuse presque opaque, sous la forme aphérétique 琉璃 *lieou-li*. En tant que nom du Buddha guérisseur le *Vaiḍūryarāja*, *vaiḍūrya* est au contraire passé en japonais sous la forme *binzura* et, en tibéto-mongol,

s'écrit bien *vaiḍūrya* (*baiḍūrya*), mais se lit *bindūrya*; on y retrouve donc la prononciation nasalisée de la cérébrale, qui est précisément la notation indiquée pour *ḍ* (écrit *ṇḍ*) dans les syllabaires de l'iranien oriental, et qui est appliquée, en un passage au moins, dans *vaiṇḍūrya* (cf. Hoernle, II, 460, 464).

*āysanān*, «sièges». Pluriel de *āysan* (prononcez *āzan*). Le mot s'est déjà rencontré dans Leumann, II, 107; Hoernle, I, 1285, 1286; nous le retrouverons aux fol. 60 v°, 73 r°. C'est un emprunt au scr. *āsana*, avec une sonorisation de la consonne intervocalique, qui est normale en iranien oriental. M. Leumann (II, 92, 95) avait signalé cette sonorisation pour *pūra* : *vūra*, *pare* : *vare*, dans les mots composés; je puis y joindre, comme mots d'emprunts, *aysura* = *asura*, *vyaysana* = *vyasana*, *avāyi* = *apāya*, etc.

*bimda*, «dans», «sur». On a au fol. 61 r° : *harbišān satwān bida*, «au milieu de tous les êtres».

*ṇesta*, «étaient assis». On a *yasta* dans Hoernle, I, 1285; *ṇastā*, *ibid.*, 1285, 1286; *ṇesti* et *ṇesta* dans notre manuscrit, fol. 60 v°. Cf. Leumann, III, 120, s. v. *nātasta*.

*yseryc*, «milliers». Le mot pour «mille» se trouvait déjà dans Leumann, II, 95, avec une lecture, sans doute inexacte, [*dr*] *jsāre*; *ysāre* se trouve dans Staël-Holstein, *Tocharisch*, p. 484; c'est aussi le même mot qu'on doit reconnaître dans Hoernle, I, 1297, en lisant *pañ-ysāro* au lieu de *pañ-hsāro*. Notre texte donne encore : *yseryeñ* (fol. 60 r°); *ysārū* (fol. 62 r°, 70 v°); *ysāri* (fol. 65 v°); *yseryām[jsa]* (fol. 66 r°); *ysiryim* (fol. 74 v°). Pour la parenté avec scr. *sahasra*, av. *hazawa-*, cf. Leumann, II, 133.

Fol. 59 v°, l. 4.

*paršijsa*, instrumental de *parši*, «assemblée». Le loc. *paršaṇa* s'était rencontré dans Hoernle, I, 1286; au fol. 61 r°, notre manuscrit donne *parše*. Sur les conditions dans lesquelles le mot a été emprunté au scr. *pariṣad-parṣad*, cf. Leumann, III, 122 et ses références.

*pejsata āre*, «étaient honorés(?)». Forme verbale composée d'un participe passé passif et d'un auxiliaire à la 3<sup>e</sup> personne du pluriel. Au fol. 71 v°, on lit : *gūšīde cu basta āre*, «ceux-là seront délivrés qui sont liés». Sur cet emploi de participe en *ta* et d'auxiliaire, cf. Leumann, III, 115-116. *Pejsata* doit être formé d'un préfixe (peut-être = av. *paiti*°, scr. *prati*°), plus une des nombreuses racines qui ont abouti en iranien oriental à des formes

en *jsa* ou voisines de *jsa* et qui ne sont pas encore bien séparées. Je ne donne que sous réserves la traduction de « étaient honorés ». En effet, il y a bien un mot signifiant « honorer », « rendre hommage », qui apparaît dans notre manuscrit sous les formes *pa-jsame* (fol. 47 r°, 65 r°), *pajsam* (fol. 46 v°, 50 r°), *pajsama* (fol. 72 v°, 78 r°), *pajsamadi* (fol. 74 r°), et dont M. Leumann (III, p. 121) indique également deux exemples; mais dans tous ces cas, qui sont sûrs, le mot ne comporte pas de signe souscrit. Toutefois, dans un passage assez obscur d'un texte publié par M. Leumann (III, 89), on rencontre un mot *pajsama*, avec signe souscrit; ce mot a été laissé sans traduction. Les exemples ne manquent pas où le préfixe représenté par *pa* ou *pe* porte ou ne porte pas, dans un même mot, le signe souscrit. Il se pourrait donc bien que *pajsama* fût le même que *pajsama* (pour lequel M. Leumann rétablit un original \**pra + gama* qui me paraît douteux). Et *pejsata* serait le participe passé passif se rattachant à la forme verbale du mot. C'est ce qui m'a conduit à traduire hypothétiquement comme je l'ai fait.

*vara*, « là ». Le mot s'est rencontré dans Hoernle, I, 1285, 1286; nous le retrouverons entre autres au fol. 61 r°. M. Leumann (III, 78) l'a rendu deux fois par *param*, « ensuite », et il semble qu'il établisse un rapport étymologique entre le mot iranien et le mot sanscrit. J'inclinerais plutôt à voir dans *vara* un composé avec la postposition locative *ra*, du même type que *mara*, « certes ».

*āmina*, « ainsi ». On retrouve *āmina* au fol. 60 r°, et *ām* au fol. 73 r°. La traduction est hypothétique. Peut-être faut-il voir dans *ām* et *āmina* des formes adverbiales apparentées au pronom démonstratif av. *ana-*, pers. *ān*.

*hwānāidi*, « ils enseignaient, ils enseignent », mot à mot « ils disent ». La racine signifiant « dire » est une des premières qu'on ait reconnues en iranien oriental. Dans Staël-Holstein, *Tocharisch*, p. 484, on trouvait déjà *hvatese* (lire *hvate*), *hwānūmā*, *hvese* (lire *hve*); le texte de Hoernle, I, 1285 et suiv., faisait connaître les formes *hve*, *hvañai*, *hvanai*, *hwānūmā* (mal coupé et qui est une 1<sup>re</sup> personne), *hwānākū[nā]*. L'équivalence à av.  $\sqrt{xvan}$ , scr.  $\sqrt{svan}$  est certaine. Il semble bien qu'il faille distinguer entre un état neutre de la racine, représenté par *hve*, *hva*, *hvañai*, etc., signifiant « parler », et un état actif, « expliquer », représenté par *hwānūmā*, notre *hwānāidi*, qui se retrouve au fol. 62 r° sous la forme *hwānāide*, etc. Cf. Leumann, III, 143, 145.

*dā*, «loi», «loi religieuse». Le mot est évidemment le même que l'av. *dāta*, et apparaît dans les textes archaïques sous la forme *dāta* (cf. Leumann, III, 119). Il a été reconnu de bonne heure (cf. Leumann, II, 109), et correspond régulièrement dans nos textes à *dharma* (ex. fol. 62 r°, 64 v°). Mais son équivalence étymologique et phonétique au scr. *dhātu* l'a fait employer également pour rendre ce mot (cf. Hoernle, I, 1289, 1295). Dans Hoernle, I, 1293, on trouve *lovadāvāra*, où M. Hoernle suppose une faute pour *lovadātara*, qui serait le pluriel de *lovadāta*, *lokadhātu*. M. Leumann (III, 83) a corrigé en *lovadāvāra*; il n'y a pas là de pluriel, mais la postposition *ra*. Quant à *lovadāva*, le *v* n'est pas une faute de copiste; en iranien oriental, *t* intervocalique, tout comme *k*, est très affaibli et rendu fréquemment par *v*; notre ms. 3513, fol. 67 v°, donne aussi *lovadāvūā* pour «les *lokadhātu*». Nous trouvons également *dāvī* (fol. 61 v°), *dāvūmjsa* (fol. 62 r°, 73 r°), *dātūmjsa* (fol. 70 v°), *dājī* (fol. 46 r°).

*brahmana*, «un brahmane». Aux fol. 61 r°, 74 r°, *brahmanī*.

*rūvai*, emprunté au scr. *rūpa*. Il a été question plus haut de *hanīsarūvina* et *anaurūwāna* qui se rencontrent dans Hoernle, I, 1289. Au fol. 61 r°, nous aurons *rūvina*. Le passage de *p* intervocalique à *v* est régulier, et a été signalé déjà plus haut.

*hvanīndī*, «homme». De même fol. 62 r°; *hvanīndām* au fol. 62 v°; *hvanīndānū re*, *narendrarāja*, au fol. 74 r°. De *hvanīndī* se forme un adjectif, qui apparaît sous les formes *hviya* (fol. 44 v°, 54 v°, 72 v°) et *hviye* (fol. 48 r°). Cf. aussi les exemples de Leumann, III, 144.

*si*, «qui». Marque le début d'une proposition relative, et parfois aussi indique le début d'un discours direct; ex. dans Hoernle, I, 1286, *hve sā*, «il dit :».

*ṣṭām*, «ce». Telle est la traduction à laquelle je me suis arrêté après avoir examiné les nombreux cas où apparaît tantôt *ṣṭām* seul, tantôt *ṣṭāmna*, qui est à mon sens le même mot suivi d'une postposition, c'est-à-dire à un autre cas. Dans le texte édité par M. Leumann (III, 88-89), on trouve quatre fois un mot *ṣṭāna*, qui doit être identique à notre *ṣṭāmna*; deux fois M. Leumann lui a donné pour équivalent scr. *santi*, et les deux autres fois l'a laissé sans traduction; je ne vois pas ce qui l'a amené à cette restitution partielle.

*kaje*, «frappait». Le mot est certainement apparenté à *kejānma*, «frappant», du fol. 61 r°; mais ce sont les seuls exemples jusqu'à présent.

Fol. 60 r°, l. 1.

*bijāṣṣina*, «par le son». On trouvera *bijāṣṣi* au fol. 62 r°; le mot est écrit *bijāṣa* au fol. 44 v°. Dans Hoernle, II, 469, on a deux fois *bijāṣnta*, mais, en regardant la planche annexée, on voit qu'il faut lire les deux fois *bijāṣna*, c'est-à-dire un cas oblique du mot, le même que nous avons ici sous la forme *bijāṣṣina*.

*deśāñjisa*, «avec *deṣanā*». Je traduis *deṣanā* par «confession», parce que c'est là le sens technique que le mot a dans nos textes. Yi-tsing le rend régulièrement par 懺悔 *tch'an-houei*, et c'est d'ailleurs le titre général que porte tout le chapitre, aussi bien en chinois que dans l'original sanscrit, où le *daṣa-nāma* de l'édition de Çarat Chandra Dās est à corriger en *deṣanā-nāma*. Le mot se rencontre encore dans notre manuscrit sous les formes *deśana* (fol. 60 r°, 65 v°, 75 r°), *deśina* (fol. 74 v°), *deśiñi* (fol. 75 v°). Le verbe *deṣayāmi*, «je confesse», est aussi passé en iranien oriental sous la forme *dīšūm*; il se rencontre souvent dans notre texte.

*gāha*, «des stances»; on a la même orthographe fol. 75 r°, et *gāha* aux fol. 60 v°, 74 v°. Il est difficile de dire si le mot est indigène (= av. *gāθā*) ou emprunté au scr. *gāthā*. Pour le passage de dentale aspirée à *h*, on comparera *prañihānna* (fol. 73 v°), emprunté au scr. *prañidhāna*.

*narāñimanidā*, «qui sortaient», «sortant». Un peu plus loin, on verra *narañdi*, «il sortit»; au fol. 75 r°, on a *narañda*, «sortirent». De *narañdi*, on est assez naturellement amené à rapprocher *trañdā*, «il entra» (Hoernle, I, 1284); cf. aussi Leumann, III, 118, 120.

*pyūste*, «il entendit». Ce verbe a été reconnu de bonne heure; il est signalé déjà dans Staël-Holstein, *Tocharisch*, p. 483. On trouve dans nos textes toute une série de formes de présents comme *pvāñde*, «ils entendent», ou de passé comme *pyūste*. M. Leumann en a cité de son côté un grand nombre (III, p. 123-124).

*cī*, «alors». Le vrai sens de *cī* est peut-être «comme, lorsque» (cf. Leumann, III, 114); il semble que les deux *cī* qui sont employés ici au début de deux *pāda* consécutifs soient dépendants l'un de l'autre : «et lorsque... , alors... ». Notre texte donne parfois *cīñi* (ex. fol. 66 r°) au sens de «et pour ce qui est de»,

« pour ce qu'il y a de », ne le distinguant pas par conséquent de *cijī* (fol. 63 r°, 67 r°) ou du *cijā* de M. Leumann, III, 114-115.

*bīysān[da ha]mye*, « fut s'éveillant ». La restitution des lettres mises entre crochets n'est pas douteuse; le manuscrit montre encore la trace de la partie inférieure du *d* et du *h*, et l'hésitation ne pourrait porter que sur la quantité vocalique °*da* ou °*dā*. L'expression est formée d'un participe présent et de la 3<sup>e</sup> personne du singulier du parfait de l'auxiliaire °*hāmā*°, *hamā*°, *hima*°; cet auxiliaire, qui signifie « être », se rencontre souvent aussi comme verbe indépendant; pour les formes, voir Leumann, III, 141-142. Pour ce qui est de *bīysānda*, il faut en rapprocher le passage de Hoernle, I, 1286, où *raṣṭā bisū hālā biysādā* est la traduction littérale de *samyaksambuddha* décomposé en ses éléments constitutifs; ces deux passages montrent que le mot signifie « s'éveillant », « éveillé », au propre et au figuré. Je relève encore (fol. 46 r°) ce *pāda* : « *bīysānīmānmejsa vīnau byānīni bīysānda* », « s'éveillant avec l'éveil (c'est-à-dire la bodhi) sans obstacle » (sur *byānīni*, cf. Leumann, III, 129; le chinois donne 以證菩提得无染). Au fol. 51 v°, on a : « *tīyānī bīysāntūme aysi dāyī cakrīna* », « moi, je les éveillerai par la roue de la loi » (le chinois est un peu différent : 彼皆覺悟轉法輪). M. Leumann (III, 78) a donné comme équivalent sanscrit de *biysādā* (qu'il a corrigé en *bīysāndā*), *vijānant*; cette explication est phonétiquement régulière; il faut se rappeler toutefois que ni *vi* +  $\sqrt{jnā}$  en sanscrit, ni *zan* et ses composés en iranien n'ont le sens de « s'éveiller ».

Fol. 60 r°, l. 2.

*twā*, « ce ». Certainement apparenté au démonstratif *ta*, dont il paraît représenter, sous une forme évoluée, l'accusatif féminin singulier; cf. les exemples de Leumann, 116-117 et 136. Notre manuscrit donne encore *twā* aux fol. 65 v°, 75 r° et v°.

*byāta yuḍe*, mot à mot « il fit mémoire ». Quelle que soit la nature exacte de *byāta*, c'est régulièrement dans des constructions de ce genre que le mot apparaît : l'expression exactement parallèle *byāva yīnānde*, « ils font mémoire », se trouve aux fol. 62 r°, 70 v°. *Byāta* traduit *smṛti* dans Hoernle, I, 1285 (cf. Leumann, III, 77). On songe naturellement au persan (*ā*)*yād*, avec un préfixe; précisément les manuscrits de Tourfan ont fourni un pehlvi *abyād*, « mémoire » (cf. F. W. K. Müller, *Handschriften-Reste in Estrangelo-Schrift aus Turfan*, II, p. 84; Salemann, *Manichäische Studien*, I, p. 43). *Yuḍe* est le parfait du verbe « faire », dont le thème du présent apparaît dans notre manuscrit sous la forme *yīnī*° : *yīnā*° (fol. 62 r°, 65 v°, 70 v°; pour *yudā* : *yuḍe*, cf. déjà

Hoernle, I, 1285, 1286). On trouvera un peu plus bas *yude* composé avec le substantif *dasta*, « main », comme ici avec le substantif *byāta*.

*ttye śīvi byūṣṭi*, « cette nuit s'acheva » (?). L'explication de ce *pāda* m'a assez longtemps embarrassé. Le sanscrit porte : [*anusma-ramānas*] *tasyām ratryām atyayena*, « [s'en souvenant,] dans cette nuit, à sa fin », c'est-à-dire « à la fin de cette nuit »; Yi-tsing traduit : 至天曉已, « quand fut arrivée l'aurore », et Dharmarakṣa : 過夜至旦, « quand la nuit fut passée et qu'on fut arrivé au matin ». Il est clair que *ttye* est un cas du démonstratif *tta*. *Śīvi* est non moins certainement une forme du mot qui signifie « nuit », av. *xšap-* (cf. les formes dans Bartholomae, *Alliran. Wb.*, col. 548-549). M. Leumann (III, 137) donne *ttye śīvi* comme le locatif singulier « dans cette nuit », et il semble en effet que, dans notre texte, on ait simplement traduit, au même cas, le locatif *tasyām ratryām* du sanscrit. Au fol. 60 v°, nous aurons peut-être de même *śye śīvi* « une nuit » (?), en scr. *ekarātram*, où on retrouverait encore le locatif singulier de notre mot (mais voir plus loin pour le sens de *śye*); je n'ai malheureusement pas rencontré le mot dans d'autres passages de nos textes. Mais alors que faire de *byūṣṭi*? C'est aussi le seul exemple que j'aie de cette forme. Mais forcément on songe à un mot de formation en apparence analogue, *pyūṣṭi* (et *pyūṣṭe*), parfait du verbe signifiant « entendre », et qui apparaît au présent sous les formes *pvānde*, *pvāre* et même *pvāve*. Or, si *byūṣṭi* est isolé, au moins en apparence, nous avons un verbe qui se rencontre souvent au présent sous les formes *bvānde* (fol. 61 v°, 68 r°, 71 v°, 74 r°) et même *bvāvi* (fol. 72 r°), et on est amené à se demander si *byūṣṭi* n'est pas à *bvānde* ce que *pyūṣṭi* est à *pvānde*. Seulement M. Leumann, qui a connu notre verbe sous la forme *bvāre*, le rattache à la racine *bud* (scr.  $\sqrt{budh}$ ), « s'éveiller ». Pour lui,  $\sqrt{bud}$  fait à la 3<sup>e</sup> personne du singulier du présent *butte*, 3<sup>e</sup> personne du pluriel *bvāre*, participe passé passif *busta*. Certaines de ces formes se rattachent en effet certainement à  $\sqrt{bud}$  : ainsi dans Hoernle, I, 1291, 1292, où on a *ḥaysuṣṭā bustā* traduisant *saṃbodhim saṃbuddha*; *bustā* est de toute évidence le participe passé passif de  $\sqrt{bud}$ , identique à av. *busta*. De même, pour *butte*, notre manuscrit donne au fol. 56 r° : *ḥaysina butte*, et au fol. 55 v° : *butti ḥaysuṣṭi* (en chinois 覺悟菩提, « il s'éveille à la bodhi »); sans aucun doute, *butte* ou *butti* est une 3<sup>e</sup> personne de  $\sqrt{bud}$ . Mais je suis moins convaincu en ce qui concerne *bvānde*, *bvāre*, *bvāvi*; les correspondances sanscrites ne sont pas « s'éveiller à », mais « atteindre », « réaliser »; le chinois a le plus souvent l'analogue 成就 *tch'eng-tsieou*; c'est ainsi qu'au fol. 71 v°,

on a : *ma jve dukhavedana bvānde*, auquel correspond dans l'édition de Çarat Chandra Dās : *mā kasyacid bhavatu dukkhavedanā*; le sens d'«éveil» (toujours au moral et en bonne part dans nos textes) est inacceptable ici. Reste, il est vrai, le dérivé *bvānme* (cf. Leumann, III, 130, s. v. *bvāmata*) qui, s'il ne signifie peut-être pas exactement *bodhi*, a au moins le sens de *jñāna* (ex. au fol. 69 v°). C'est surtout mon incertitude au sujet de l'origine de *bvānme* qui m'empêche de proposer nettement une étymologie pour *bvānde*, *bvāre*. Il me semble cependant que, tout autant et mieux peut-être qu'à  $\sqrt{bud}$ , on peut songer à av.  $\sqrt{bav}$  «devenir» (scr.  $\sqrt{bhū}$ ), qui a aussi le sens d'«atteindre à» (cf. Bartholomae, *Altiran. Wb.*, col. 927-933). Quoi qu'il en soit, c'est à ce verbe *bvānde*, *bvāre*, qu'il faut, je crois, rattacher *byūṣṭi*; si la racine est = av.  $\sqrt{bav}$ , peut-être cette forme de parfait est-elle à rapprocher de l'infinitif aoriste av. *būždyai*. Dans *byūṣṭi* comme dans *pyūṣṭi*, le *y* doit simplement représenter la mouillure ou la palatalisation, comme dans *pyatara*, «père», qui apparaît dans nos textes sous la forme *pyari* (pron. \**pāri*); on sait que les transcriptions brahmī du turc écrivent de même *yu*, *ya* pour *ü*, *ü*; *byūṣṭi*, *pyūṣṭi* doivent équivaloir phonétiquement à \**būṣṭi*, \**pūṣṭi*. Nous arrivons finalement pour *byūṣṭi* à deux hypothèses : ou bien «s'éveiller», en acceptant l'explication de *bvāre* proposée par M. Leumann, ce qui me paraît impossible; ou bien «fut réalisée». C'est à cette dernière solution que je me suis rallié, mais elle se heurte à deux difficultés : 1° il faut alors renoncer à faire de *ttye šivi* un locatif; 2° il faut admettre que «fut», «fut atteinte», «fut réalisée» peut signifier «fut achevée». Je ne vois rien d'autre à proposer pour le moment, à moins de séparer résolument *byūṣṭi* de *bvānde-bvāre*, et de lui supposer une valeur qui nous est jusqu'ici inconnue; mais je ne m'y résoudrais pas volontiers.

*kanthīsa*, «de la ville». Instrumental-ablatif de *kanthi*. Le mot apparaît sous la forme *kītha* dans Hoernle, I, 1284, 1285; ce doit être lui qui se retrouve, écrit *kīthe*, dans notre manuscrit, au fol. 81 r°; M. Leumann, III, 105, indique *kīntha*. C'est là un mot tout pareil à celui qui, sous les formes *keth*, *ket*, reparaît si souvent dans l'onomastique ancienne du Turkestan russe; cf. sogd. *knθ* (à lire : \**kanθ*).

Fol. 60 r°, l. 3.

*uysnauriau*, «êtres». Instrumental pluriel de *uysnaura*. Je lis ainsi, parce que telle est la forme qu'a rencontrée plusieurs fois M. Leumann (III, 9, 53, 54) et que telle est aussi l'orthographe qu'on a dans Stein, *Ancient Khotan*, pl. CXI, fol. 149 r° et v°, où

le mot revient à plusieurs reprises. Mais, si on s'en tenait aux habitudes graphiques de notre manuscrit pour distinguer *n* et *l*, on devrait plutôt lire *uystauryau*.

*han̄tsa*, « avec ». De même dans Hoernle, I, 1284. On a *hatsa* dans Hoernle, I, 1293, dans notre ms. Inv. 3510, fol. *d* r°. C'est également *hatsa* qu'il faut lire (et non *hansa*) dans Hoernle, II, 474. Équivaut à av. *hača* : *hačā*, pers. *az*.

*kān̄mi hālai... kuṣṭi... hāṣṭi...*, « là où... et où... là... ». Dans Hoernle, I, 1285, on a : *kān̄ma hālai... hāṣṭā...*, « là où... là... »; on retrouve, deux lignes plus bas, cette construction : *kān̄mi hālai... hāṣṭi...* La correspondance, dans les textes plus archaïques (cf. Leumann, II, 107), est : *kāmu hālau... hālsto...* Le mot *hālai* est bien connu; c'est un cas de *hālā* qu'on a vu plus haut (dans *bīsi hālā*, « de tous côtés »). *Kān̄mi* est le locatif du pronom interrogatif. *Kuṣṭi* reparait au fol. 66 v°, dans l'expression *kuṣṭa kuṣṭaiji, yatra yatra*, et au fol. 74 r°. Cf. aussi Leumann, III, 141.

*gari*, « montagne ». C'est régulièrement la forme qui correspond à l'av. *gairi-*, à côté de scr. *giri*; le mot se retrouve dans notre manuscrit aux fol. 45 r°, 69 v°, 70 r°.

Fol. 60 r°, l. 4.

*āste*, « se tenait ». Cf. *āstā* dans Hoernle, I, 1286; *āstā vyā* dans Hoernle, I, 1284; *āsta-vye* dans Hoernle, I, 1293. Le sens primitif est « être assis ». Cf. Leumann, III, 106. Correspond à av.  $\sqrt{āh}$ ; voir Bartholomae, *Aliran. Wb.*, col. 344.

*tsue*, « il alla »; se trouve à nouveau quelques mots plus loin. Le mot s'est rencontré dans Hoernle, I, 1285, sous la forme *tsuāndū*, et aussi, I, 1287, dans le dérivé *tsuka*. Le composé *duṣatsū*, « mauvaise action », apparaît dans notre manuscrit, fol. 64 v°. Le substantif *tsūn̄ma*, « voie », *gati*, se rencontre fol. 48 v°, 50 r°, 52 r°, 55 r°, 68 r°. Il semble enfin que *tsūne* et *tsūn̄me*, joints à *tsūn̄ma* (fol. 52 r°), soient la première personne du singulier du présent de ce verbe. Cf. aussi Leumann, III, 118. Le sens primitif du verbe est bien « aller »; cf. av.  $\sqrt{śiyav}$  :  $\sqrt{śav}$ , scr.  $\sqrt{cyu}$ .

*pvā*, « pieds »; *pā* et *pā* dans Hoernle, I, 1285. Cf. aussi Leumann, III, 122. Av. *pād* : *pād*°.

*sāindā*, « à terre ». Déjà dans Leumann, II, 107, sous la forme *sāndo* et dans Staël-Holstein, *Tocharisch*, 484, sous la forme *śsāndya*. On a *sadya* dans Hoernle, I, 1286. *Sāinda* se retrouve

dans notre texte, fol. 69 v°. En outre, on rencontre souvent la combinaison *ysama śāndya*, «le monde», «la terre» (fol. 44 v°, 61 r°, 69 r°), où *ysama* correspond naturellement à av. *zam*°, «terre». Cf. aussi Leumann, III, 133, 136.

*haniphve*, «il réalisa». Cette traduction est très hypothétique. Le sanscrit a *vanditvā*, «ayant honoré», mais l'expression de l'iranien oriental doit être différente. En effet, *haniphve* reparait dans un passage du *Bhadracaryaprañihāna*, où la version chinoise donne comme correspondance 成就 *teh'eng-tsicou*, «réaliser», «achever». J'ai pensé que peut-être nous avons affaire ici à un idiotisme, analogue à ceux de «faire les mains» pour «placer les mains», ou «faire mémoire» pour «se souvenir», et que «achever à terre» était une expression toute faite pour «se prosterner à terre». Mais ce n'est bien entendu qu'une hypothèse.

*pūjā karmai*, emprunté au sanscrit.

*haište*, «il offrit» (?). J'ignore le sens exact de ce mot. Il reparait dans le *Bhadracaryaprañihāna* (fol. 50 r°) avec une *r* paragogique dont il y a plusieurs exemples, devant *st*, dans notre manuscrit. Le *pāda* est : *tyām āṣaṁ pūji pajsam hairṣti yinūme*, ce que le chinois traduit par 於彼皆興廣供養, «à eux tous abondamment je fais des offrandes». Dans ce *pāda*, *tyām* = «à eux»; *pūji* = *pūjā* que nous avons ici même à côté de *haište*; *pajsam* = «rendre hommage» (cf. *supra*, fol. 59 v°, l. 4); *yinūme* signifie «je fais». Comme *yin*° (parfait *yudā*) se construit souvent avec un participe, je pense que *āṣaṁ* doit signifier «abondamment» et que *hairṣti* (= *haiṣti*) est le participe d'un verbe signifiant «offrir»; dans notre texte, *haište* signifierait «il offrit».

*drai* «trois». Telle est la forme du mot dans Hoernle, I, 1285, et dans notre manuscrit, ici et au fol. 74 v°; par contre on a *dri bādva*, «les trois époques», au fol. 44 r°, et *dra vadya*, «de trois sortes», au fol. 67 r° (où d'autres noms de nombre apparaissent altérés sous l'influence de *vadya*, scr. *viddha*, avec lequel ils devaient faire des expressions toutes faites); au fol. 61 r°, on a *trisahasre*, «les trois chiliocosmes», mais l'emprunt au sanscrit est manifeste. Cf. aussi Leumann, III, p. 119.

*teirai*, «fois». De même dans Hoernle, I, 1285. Cf. aussi Leumann, III, 116.

*vanānām*, «tout autour». Cette traduction est hypothétique. Dans Hoernle, I, 1285, on a *vanā tsuāndā*, comme on a ici *vanānām tsuc*. M. Leumann, III, 78, a corrigé le texte de Hoernle en

*wañdanā tsuāñdā*, et rend *wañdanā* par *vanditum*, « honorer », « louer ». Peut-être a-t-il raison, et s'il a trouvé ce sens attesté ailleurs (ce qu'il ne dit pas), il n'y aura qu'à l'admettre. Mais d'une part le verbe *vand°* apparaît dans notre manuscrit comme emprunt, *vainñūñ* (fol. 44 r°) et *vainñūñmi* (fol. 68 v°), « je loue », ou est traduit par *namasūñmi*, *namasī* (fol. 69 v°, 74 r°); c'est évidemment peu décisif, et ailleurs on a pu traduire autrement. Mais au fol. 61 r°, on verra *anekaçatasahasrāyām parişadāyām puraskṛtāḥ* traduit par *paduā aññamñdā ñesta sa yserye waða parşe*. Il me paraît difficile de séparer *waða* de *wañdanā*, et j'inclinerais à donner à *waða* le sens de « qui étaient autour »; mais tout ceci est loin d'emporter la conviction.

*śi*, « un ». Les formes qu'on trouve dans notre texte sont *śe* et *śi*; on a encore *śau* dans Hoernle, I, 1285, 1286; *śiña* dans Hoernle, I, 1293. Au fol. 65 r°, notre manuscrit donne *śemera*, traduisant le scr. *çkaikasya*. Dans les noms de nombre composés, au lieu de la forme ancienne *śūwarebāstū* qu'indique M. Leumann (II, p. 95) pour « vingt et un », notre manuscrit (fol. 2 v°), dont la langue est beaucoup plus usée, a *sparibasti*. Reste à dire quelques mots de *śye*. En 1908, M. Leumann (II, 87), indiquant une série de nombres ordinaux fournis par la version iranienne de l'*Adhyardhaśatikā prajñāpāramitā*, y donnait entre autres *śye*, « second ». M. de Staël-Holstein (*Tocharisch*, p. 484), en représentant cette série, a sans doute trouvé *śye* suspect, car c'est le seul des nombres indiqués par M. Leumann qu'il ait laissé de côté. Dans son dernier travail (III, p. 135), M. Leumann signale, d'après un manuscrit inédit, les formes *śātāye* et *śātāna*, mais la seule mention que j'aie trouvée de *śye* est précisément dans le passage auquel il avait fait allusion en 1908 et qu'il publie aujourd'hui (p. 93); or, dans ce *śye*, le manuscrit n'a plus que *ś* et le reste est une restitution de M. Leumann. Ces circonstances me rendent assez hésitant sur le sens véritable à attribuer à *śye* dans le seul cas où notre manuscrit présente cette forme : c'est le *śye śivi* du fol. 60 v°, dont il a été déjà fait mention plus haut (cf. fol. 60 r°, l. 2). Cette expression répond à *ekarātram* du sanscrit. *Ekarātram* signifierait proprement « qui dure une nuit », mais il semble qu'en fait on ait pris le mot au sens de « il y a une nuit », « la nuit dernière », car les deux traductions chinoises donnent 昨夜 *tso-ye*, « la nuit dernière », « la nuit d'hier ». Si *śye* signifie bien « second », il faudra supposer que *śye śivi*, mot à mot « la deuxième nuit », s'est employé dans le même sens. Mais j'avoue que je me demande encore si *śye* n'est pas un cas de *śi* au féminin, et si, décomposant *ekarātram* en ses éléments, on ne l'a pas traduit en iranien par « une nuit ».

Fol. 60 v°, l. 1.

*vye* «était». Le mot, connu par d'autres textes, est rare dans notre manuscrit. On trouvera une série de formes dans Leumann, III, 135.

*añjalā dasta yude*, mot à mot «[pour] l'*añjali*, il fit les mains». La même expression *ajamlā* [corr. *añjalā*] *dastā yudai* se retrouve dans Hoernle, I, 1286. Il a été question plus haut de *yudā*. Quant à *dast*, vieux-perse *dasta*, en face d'av. *zāsta*, c'est un des mots qui ont été très vite reconnus; c'est un emprunt au persan. M. Leumann l'a rencontré en outre sous la forme *dīsta* (cf. Leumann, III, 119). Nos textes font connaître un autre emprunt analogue. Le mot usuel pour «ami» y est *hayunī*, génitif pluriel *hayunāmī* (fol. 63 v°, 68 r°); mais, dans un passage (fol. 49 r°), on rencontre *hayunī daušti*, dont le second élément est certainement la forme d'emprunt généralisée représentée en persan moderne par *dōst*, vieux-perse *dauštar*, en face d'av. *zaošā*°.

*namasye*, «il fit l'invocation». On avait déjà *namasāte* dans Leumann, II, 108; *namasyadū* dans Hoernle, I, 1285; *namasūn*, «je rends hommage», apparaît au fol. 68 v°, et surtout un grand nombre de fois dans les premiers folios du manuscrit; on a encore *namasūnīmi*, traduisant *vandāmi*, au fol. 69 v°; *namasī*, traduisant *vindate* [lire *vandate*], au fol. 74 r°. Le mot *nəmah-*, «prière» (pers. moderne *namāz*), existe dans la langue avestique, mais on doit plus vraisemblablement songer ici à un emprunt au scr. *namasyati*. Cf. Leumann, III, 120.

